

BULLETIN DES ARMÉES DE LA RÉPUBLIQUE

RÉSERVÉ A LA ZONE DES ARMÉES

DANS L'ARMÉE BRITANNIQUE

Le général Haig

Le général sir Douglas Haig vient d'être désigné pour succéder au maréchal sir John French dans le commandement en chef des armées britanniques en France et dans les Flandres.

Sir Douglas Haig est né le 29 juin 1861. Il est d'origine écossaise. Il prit une part brillante à la campagne du Soudan, en 1898, notamment aux batailles d'Atbara et de Khartoum. En 1899, il fut délégué comme assistant-adjudant-général de cavalerie au Natal et chef de l'état-major du général French pour les opérations autour de Collesberg. Il commanda une division de cavalerie dans l'Afrique du Sud jusqu'en 1902 et fut, à plusieurs reprises, cité avec éloges. Après la guerre sud-africaine, il fut nommé inspecteur général de la cavalerie aux Indes et promu major-général en 1904. Nommé directeur à l'état-major général, le maréchal sir John French le choisit, au début de la guerre actuelle, pour exercer un commandement important.

Il nous paraît intéressant de donner ici quelques détails sur le rôle de ce grand chef pendant la guerre. Quand, le 22 août, le maréchal French établit son armée sur la ligne Condé-Valenciennes-Mons, sir Douglas Haig commandait l'aile droite. Il supporta le choc de forces numériquement très supérieures et retira avec succès ses troupes derrière Bray. Le 25 août, il atteignit Landrecies et, dans le dur combat qui suivit, les mitrailleuses du 1^{er} corps fauchèrent une colonne allemande qui laissa sur le terrain 800 ou 900 cadavres.

Avant la bataille de la Marne, le général eut encore une sérieuse action d'arrière-garde à Villers-Cotterets où la 4^e brigade de la garde subit des pertes sensibles.

Le moment était venu d'unir toutes ses forces pour repousser l'envahisseur. Brave-ment, comme à sa coutume, l'armée anglaise prit sa part de la tâche, et ce ne fut pas la moins dure.

Le 8 septembre, marchant de l'avant, le 1^{er} corps se heurta à une forte résistance au passage du Petit-Morin. L'ennemi s'était établi sur une position solide. De nombreux canons appuyaient l'infanterie retranchée. La « méprisable petite armée anglaise » balaya cette hauteur où elle s'empara de plusieurs mitrailleuses et de nombreux soldats. Deux cents cadavres furent retrouvés. Dans la nuit, l'ennemi contre-attaqua avec vigueur, mais fut obligé de se retirer en abandonnant des prisonniers et des canons aux troupes de sir Douglas Haig.

Celui-ci continua sa marche victorieuse jusqu'à l'Aisne. Arrêté un instant par cet obstacle naturel, il le franchit le 13 septembre. Le maréchal French déclara dans

la suite que c'était grâce à l'action du 1^{er} corps, le 13, qu'il avait pu maintenir, pendant trois semaines de durs combats, sa situation au nord du fleuve.

A cette époque, commença la course à la mer. Le général sir Douglas Haig et ses troupes furent expédiées dans le Nord. Le 1^{er} corps fut renforcé, de nouvelles troupes lui furent adjointes, de telle sorte que 200,000 soldats au moins étaient placés sous les ordres de sir Douglas Haig.

Ils participèrent à plusieurs batailles qui resteront dans les annales militaires britanniques pourtant déjà si glorieuses. Les victoires de Neuve-Chapelle, d'Aubers, celle de Loos, surtout sont dans toutes les mémoires.

Tel a été jusqu'aujourd'hui le rôle de ce grand chef. Physiquement, on ne peut mieux le définir qu'en disant de lui qu'il est un cavalier. Grand et bien proportionné, toujours en tenue de cheval, il est sévère pour ses officiers. Ceux-ci ne l'estiment que davantage et sont fiers de servir sous un tel homme.

Sir Douglas Haig, que ses soldats qualifient volontiers d'« homme le plus heureux de l'armée britannique », parce que jamais il ne manqua une chance, est un officier général de haute culture et d'une rare énergie. Le choix qui vient d'être fait de lui pour succéder au maréchal French dans le commandement en chef des armées anglaises en France et en Flandre, produit une excellente impression dans tous les milieux du Royaume-Uni.

Le gouvernement britannique, appréciant et reconnaissant les services éminents que, sur le front, sir John French a rendus au pays, l'a prié, avec l'approbation du roi, d'accepter les fonctions de maréchal commandant en chef les troupes stationnées dans le Royaume-Uni, et sir John French a accepté ce commandement.

Nos Soldats et l'Emprunt

L'exemple de l'artilleur Louvet, que nous citons dans un de nos derniers numéros, a trouvé des imitateurs.

C'est ainsi qu'à la 34^e batterie, du 2^e régiment d'artillerie coloniale, sur l'initiative du lieutenant de Villeneuve, les sous-officiers, brigadiers et canonniers ont organisé une loterie dont le montant a été affecté à l'emprunt. 352 billets ont été placés parmi le personnel de cette unité. Les canonniers Bourgeois et Sauvignon et les maréchaux des logis Robert et Provost ont été les heureux gagnants des quatre titres de rente tirés au sort.

De plus, les sous-officiers de cette batterie se sont inscrits pour l'achat de treize titres de rente, payables par versements mensuels, à retenir sur leur solde. Le personnel de la 34^e batterie a donc affecté à l'achat de dix-sept titres de rente une somme de 1,493 fr.

Le lieutenant Altermann, commandant la 4^e section au parc automobile, nous signale également que ses hommes, toujours par l'ingénieur procédé du tirage au sort, ont souscrit neuf titres de rente.

APRÈS SEIZE MOIS DE GUERRE

RÉSOLUTIONS VIRILES

Aux très nombreuses lettres que nous avons déjà publiées, et dans lesquelles nos soldats ont senti battre le cœur de leurs compatriotes, s'ajoutent celles-ci :

SEINE-INFÉRIEURE

La ville de Rouen, par son voisinage avec l'un de nos départements du Nord, encore partiellement occupé par l'ennemi, a pu éprouver quelques craintes lorsque, presque au début des hostilités, l'envahisseur se fut dirigé sur Amiens, distant, comme on le sait, d'une centaine de kilomètres de notre ville.

Mais la mémorable victoire de la Marne ne tardait pas à changer la face des choses, et si notre ville avait pu redouter, un moment, l'approche de l'ennemi, ses appréhensions se dissipèrent bien vite et firent place à une confiance plus grande encore dans le succès de nos armées et qui, d'ailleurs, ne s'était pas un seul instant démentie.

Et cette confiance, du reste, ne se manifeste-t-elle pas par des encouragements de toute sorte, de quelque côté que l'on regarde, de la part des populations à l'égard de notre belle armée ?

La population rouennaise, dans cet ordre d'idées, n'a pas failli à sa réputation, et l'on éprouve quelque orgueil à constater l'élan avec lequel elle n'a cessé de répondre, depuis le début des hostilités, aux appels sans cesse renouvelés, qui lui ont été adressés pour les œuvres de guerre.

Et cet élan général n'est-il pas le sûr indice que chacun veut participer de son mieux à la défense du sol de la patrie et encourager ainsi notre belle et remarquable armée à marcher vers la victoire !

Le premier adjoint
au Maire mobilisé de Rouen.

MORBIHAN

La population lorientaise a compris, dès la première heure, l'importance et la gravité des événements qui allaient surgir.

Ce fut le signal d'une union absolue, sincère, entre tous les citoyens indistinctement, d'une cohésion demeurée étroite entre toutes les forces vives de la Cité. Les discussions stériles, les luttes de partis dissociantes se sont tout à coup apaisées et les coudes serrés, le cœur affermi, chacun s'est élevé résolument à la hauteur des circonstances.

Les représentants des classes ouvrières, hommes et femmes, collaborent depuis dix-huit mois à tous les grands services locaux, soit aux constructions navales, soit à la direction de l'artillerie, soit à l'intendance.

Au même moment, et dans la pensée patriotique et humanitaire de réparer, dans la mesure où cela est possible, les ruines, les infor-

funes et les détresses qui dérivent de l'état de guerre, une association de dames s'est formée, sous les auspices de la municipalité, pour apporter des améliorations matérielles et morales aux familles nécessiteuses, aux chômeurs, aux soldats malades ou blessés.

C'est ainsi que dans l'accomplissement d'un labeur opiniâtre et dans la pratique des hautes vertus de solidarité dont ne se détache point le culte des pieux souvenirs, mes administrés attendent, avec une patience ferme, l'issue des luttes formidables engagées.

Ils gardent au cœur une confiance inébranlable dans le succès final, et comment pourrait-il en être autrement ?

Depuis nos lignes avancées du Nord, où flotte toujours brillamment le drapeau que la ville de Lorient a offert aux valeureux bataillons de fusiliers marins, jusqu'aux Dardanelles dont les échos retentissent encore des appels à la Patrie que lancèrent, en disparaissant dans les flots, les équipages valeureux du *Bouvet*, de tous les points qui jalonnent notre immense front de combat, chaque jour nous apporte les preuves éclatantes de la plus belle endurance, des soldats et marins français et alliés, de leur indomptable énergie et de leur valeur guerrière.

Avec de telles troupes, admirablement conduites par des chefs aussi habiles qu'expérimentés, tous se disent que la France et les nations alliées sont sûres de vaincre et elles vaincront.

Esvelin,
Maire de Lorient.

PYRÉNÉES-ORIENTALES

Légitime fierté et confiance inébranlable, tels sont les sentiments qui animent notre population.

Fierté ? Cela se conçoit.

Le généralissime est notre compatriote.

De nos cinq régiments roussillonnais, le 24^e colonial a pris un drapeau à l'ennemi ; le 126^e territorial vient de renouveler en Tunisie le fameux exploit de Sidi-Brahim ; les autres, 53^e, 233^e d'infanterie, 44^e colonial, ont rivalisé d'héroïsme avec les meilleurs, et nombreuses sont les actions auxquelles ils prirent une part glorieuse.

Confiance ? Mais elle se lit dans tous les yeux.

Deuils cruels, lourds sacrifices, rien ne peut ébranler la foi robuste de notre population en la victoire finale.

Elle tiendra. Je vous en donne la ferme et tranquille assurance.

J. Denis,
Maire de Perpignan.

LOIR-ET-CHER

Dès les premiers jours de la déclaration de guerre, la ville de Blois a dû recueillir la plus grande partie des familles ouvrières italiennes évacuées de la frontière de l'Est.

Dans ces circonstances pénibles, la population blaisoise a donné la mesure du sentiment le plus profond d'un patriotisme dévoué et éclairé dont elle ne s'est pas départie depuis le commencement des hostilités.

Des œuvres de toutes sortes se sont formées ici pour le soulagement des blessés et des prisonniers de guerre.

Sur ce terrain se sont rencontrés et se rencontrent encore dans une même pensée les représentants de toutes les opinions.

Mes concitoyens supportent avec courage les épreuves de cette guerre sans précédent avec la ferme espoir d'un succès décisif qui assurera le bénéfice d'une paix durable.

Je me fais l'interprète du conseil municipal de la ville de Blois pour vous prier de transmettre par le *Bulletin des armées*, à nos vail- lants défenseurs, l'expression de notre admiration et de toute notre reconnaissance pour le

dévouement et l'endurance avec lesquels ils combattent autour de notre drapeau.

A. Bouet,
Maire adjoint de Blois.

LOZÈRE

Le sang des enfants de Mende a arrosé les champs de l'Alsace et de la Lorraine, il a rougi les plaines de la Belgique et il a coulé dans les tranchées de Champagne, de la forêt d'Argonne et du Bois Le Prêtre.

Les Mendois pleurent leurs morts, soignent leurs blessés et admirent leurs soldats. Ils savent que le sacrifice des uns n'aura pas été inutile et que la lutte que soutiennent les autres ne sera pas sans résultats.

Confiants dans nos héroïques armées et persuadés que les défenseurs du droit, de la liberté et de la civilisation ne peuvent être vaincus, ils attendent, avec patience et sérénité, l'heure de la victoire finale.

Mes concitoyens se sont intéressés et ont collaboré à toutes les œuvres de guerre.

L'Union sacrée contre nos ennemis est toujours puissamment vivace ; nos morts nous l'imposent, nos blessés nous la demandent, nos « poilus » l'exigent.

A Mende, il n'y a qu'un parti. Son drapeau est celui de la France ; son mot d'ordre : victoire !

Emile Joly,
Maire de Mende.

FINISTÈRE

Malgré les difficultés réelles surgissant un peu partout, sur tous les fronts, chez nous, en Bretagne, comme du reste en la France entière, règne une confiance invincible dans la victoire finale, inspirée par nos admirables défenseurs et alliés.

La Bretagne, heureusement épargnée, n'a presque pas à souffrir des épreuves et des privations, cortège ordinaire de ce fléau terrible : la guerre. Mais, si l'avenir nous réservait des jours plus alarmants, ce qui est loin de toute prévision, elle les supporterait stoïquement.

Plus que jamais, tous, riches et pauvres, républicains et réactionnaires, n'ont plus qu'un seul nom : Français, et forment une union indissoluble et sacrée contre les ennemis : la victoire est, du reste, à ce prix.

F. Le Bilhan,
conseiller municipal délégué de Quimper.

POLITIQUE EXTÉRIEURE

En Grèce

Conformément à l'accord intervenu avec l'Entente, la Grèce retire ses troupes de Salonique et de la zone située entre Salonique et Doiran. Le mouvement a commencé le 15 décembre. Le gros des troupes se retire vers Sorovitch et Kozani, en Macédoine grecque occidentale. Ainsi, avec le retrait de la division grecque de Langaza à Sérès, presque toute la Macédoine grecque orientale sera abandonnée aux alliés.

Les relations entre la Grèce et l'Entente s'améliorent sensiblement ; les causes de désaccord semblent diminuer.

La Réponse de l'Autriche

Le gouvernement des Etats-Unis avait, on s'en souvient, protesté auprès du gouvernement austro-hongrois contre le torpillage de l'*Ancona*, qui a amené la mort de plusieurs de ses nationaux. Le gouvernement austro-hongrois vient de répondre à cette protestation.

Non seulement il refuse pratiquement toute réparation, sous prétexte que la note américaine « laisse place à de nombreux doutes », mais il suspecte de la manière la plus désobligeante la véracité des renseignements recueillis par le cabinet de Washington et même l'authenticité de la correspondance qu'il a échangée avec l'Allemagne à propos de la *Lusitania*.

Faits de guerre

DU 14 AU 17 DÉCEMBRE

Belgique.

Les batteries belges ont provoqué, près du château de Blanckaert, l'explosion d'un important dépôt de munitions. Près de Steenstraete, les pièces lourdes ont réduit au silence les mineurs qui bombardaient les tranchées françaises.

Dans la nuit du 16 au 17, lutte à coups de bombes dans le secteur des Dunes.

Artois.

Canonnade réciproque sur divers points. Dans la nuit du 14 au 15, combats à coups de grenades dans le secteur de Roilincourt et de la ferme Chantecler.

Entre la Somme et l'Aisne.

Nos batteries ont dispersé, le 14, un détachement sur la route de Villers et bombardé avec succès un convoi vers Thiescourt.

La nuit suivante, nos grosses bombes ont fait sauter un dépôt de munitions allemand au nord de Puissaleine, dans la région de Tracy-le-Val. Dans la nuit du 15 au 16, nos canons de tranchée ont fait sauter un dépôt de munitions des Allemands près de Quennevières.

Dans la vallée de l'Aisne, au sud-est de Vailly, nous avons, dans la journée du 15, exécuté un coup de main heureux contre un groupe de maisons tenu par l'ennemi et fait une quinzaine de prisonniers sans subir aucune perte.

Quelques contacts de patrouilles au sud du fortin de Givenchy, dans la nuit du 16 au 17.

Champagne.

Sur la rive gauche de l'Aisne, à la Ville-au-Rois, notre artillerie lourde a détruit, le 16, plusieurs murs qui dissimulaient des lance-bombes ennemis et des tireurs d'élite.

Dans la journée du 14, à l'est de la butte du Mesnil, un tir bien dirigé sur les ouvrages ennemis du Bois-Marteau a provoqué une forte explosion suivie d'un incendie, et un bombardement de nos tranchées a été arrêté, dans la nuit du 16 au 17, par une riposte de nos batteries.

Argonne et Woëvre.

Le 14, en Woëvre, au cours des tirs exécutés dans le secteur de Limey, au sud de Thiaucourt, nous avons pris à partie une batterie allemande dont les abris et les casemates ont subi d'importants dégâts.

Dans la région de Saint-Mihiel, nos canons spéciaux ont tiré, le 15, sur des avions ennemis.

Un de ces appareils, atteint par nos projectiles, a dû atterrir dans les lignes allemandes. Dans la journée du 16, en Argonne, lutte de mines dans la région de Vauquois où l'explosion de deux de nos fourneaux a bouleversé les tranchées allemandes.

Sur les Hauts-de-Meuse, au bois des Chevaliers, un tir bien réglé de nos batteries a causé d'importants dégâts aux ouvrages et abris de l'ennemi et provoqué plusieurs incendies.

Lorraine et Vosges.

Au Ban-de-Sapt, en réponse à un violent bombardement de nos positions de la Fontenelle, une riposte de notre artillerie a provoqué, le 14, l'explosion d'un dépôt de munitions à Laitre.

Le lendemain, nos batteries ont exécuté des tirs sur des travailleurs ennemis, qui tentaient de réparer leurs tranchées bouleversées par notre bombardement, et notre artillerie a dispersé une colonne de quatre cents hommes environ qui se déplaçait au nord-est de la Fontenelle.

En Lorraine, dans la nuit du 16 au 17, canonnade assez vive des deux artilleries sur le front Nomény-Aulnois.

Armée d'Orient.

Malgré les difficultés du terrain, le mouvement de repli de nos troupes s'est poursuivi dans un ordre parfait. Les attaques bulgares contre nos arrière-garde ont été facilement repoussées.

Tous nos contingents sont actuellement rassemblés en deça de la frontière grecque, qu'un soldat bulgare n'a encore franchie.

ECHOS DE FRANCE ET DE L'ÉTRANGER

L'exemple de la France. — Il est cité jusqu'au Pérou. A l'occasion de l'anniversaire d'Angamos, défaite navale infligée par le Chili au Pérou, et qui coûta à celui-ci la perte d'une partie de son territoire, la *Prensa* (la Presse), de Lima, écrit :

« Nous avions tout perdu, mais avec honneur et gloire. Nous ne nous contentions cependant ni de l'un ni de l'autre pour adoucir la défaite ; sachons être comme le peuple d'Europe, qui fut notre frère dans l'adversité, qui souffrit l'affront de l'invasion ennemie, vit sa capitale foulée aux pieds par les bootes impériales, et deux de ses provinces arrachées à la patrie, mais qui sut entretenir pendant quarante-quatre ans l'anxiété sacrée de la revanche. Soyons comme la France, sachons « y penser toujours » et que sous le châtimement des annuaires tragiques s'ouvrent de nouveau les blessures de nos défaites, pour que le rouge du sang fasse revivre dans nos cœurs les sentiments que le temps pourrait avoir endormis ».

Un mécontent. — C'était aux tranchées de première ligne, il y a quelques jours. La matinée avait été si rude que le « jus » n'avait pu arriver jusqu'aux guetteurs. Les ventres criaient famine !

A midi et demie, accalmie. Les cuistots se précipitent et emplissent les gamelles : mais, voilà que les factieux 77 d'en face se remettent à tirer. Ordre de lâcher la soupe chaude. C'en est trop ! Un poilu, hors de lui, s'est hissé sur le parapet, et debout, le poing tendu vers les Boches, il s'écrie :

— Nom de D... si vous n'arrêtez pas, je vous f... ma gamelle par la gueule !

Dans les marais. — Un journal russe, la *Russkoie Slovo*, nous décrit les difficultés que rencontrent les Allemands sur certains points du front russe.

« La ligne des grands marais fangeux devant laquelle s'est arrêtée l'attaque des Allemands, victorieuse jusqu'alors, a lié pour ainsi dire les mains aux ennemis. »

« La, les machines allemandes sont impuissantes pour la simple raison qu'on ne peut les traîner ; l'essence et la vapeur sont inutilisables ; on doit se contenter le plus souvent des chevaux et même de ses mains et de ses pieds. »

« Il faut parfois marcher pendant de nombreuses heures dans la fange gluante où hommes et bêtes s'épuisent également. Aussi, quand ils se déplacent, les Allemands, malgré leur discipline de fer, ne peuvent-ils conserver aucun ordre. Ce n'est même pas une foule en désordre qui avance, mais simplement une file très espacée de malheureux « trainards ». Les soldats allemands, d'ordinaire si fiers de leur maintien, avancent péniblement sans leurs fusils, qu'ils ont posés sur des chariots. Alors nos cosaques, sortant brusquement d'une trouée, ont pu de chose à faire pour tuer et prendre des centaines d'entre eux. »

La victime. — On se rappelle que M. Bryan avait donné sa démission de ministre des affaires étrangères des Etats-Unis, au moment de l'affaire de la *Lusitania*, pour éviter de s'associer à toute démarche contre l'Allemagne. Voici ce qu'écrivit aujourd'hui, à son sujet, la *Gazette populaire de Cologne* :

« Il n'est que trop vrai, soupire-t-elle, que William Jennings Bryan, l'homme d'Etat le plus avisé et le plus éloquent de l'Amérique, a perdu subitement toute influence et peut être considéré comme mort — politiquement. Ce qu'il y a de plus triste, c'est qu'il peut attribuer ce résultat à ses démarches en faveur de l'Allemagne et de la paix. Bryan a décidément perdu tout espoir de se porter avec quelque succès, aux prochaines élections contre Wilson... »

L'Allemagne ne porte pas bonheur.

Les hamsters russes. — Il y a une quarantaine d'années, les hamsters — parents des rats, qui ont l'habitude de s'asseoir sur leur derrière — furent attirés dans les fameux marais de Pinsk par une certaine herbe dont ils sont très friands. Ils s'y multiplièrent d'une façon formidable, puis, l'herbe dévorée, ils tentèrent une incursion dans le sud de la Russie. Ils trottaient, saccageant tout sur leur passage, et parvinrent, de la sorte, jusqu'à la mer,

Noire. Mais là, les derniers rangs, poussant les premiers emportés par leur élan, ils finirent tous par se jeter, tête première, dans les flots. Les rats de nos tranchées devraient bien aller se précipiter dans le Rhin.

Le prix du cochon. — Le journal allemand le *Kurier*, publié à Colmar, raconte que récemment une famille des environs de la ville achetait un cochon, pour le convertir en boudins. Le campagnard qui le lui vendait l'avait engraisé presque uniquement au moyen des glands que ses enfants avaient cherchés dans la forêt. On le lui paya 315 marks, c'est-à-dire 398 fr. 75. La somme est aussi rondelette que le porc lui-même et le *Kurier* reconnaît qu'elle représentait, il n'y a pas longtemps, le prix d'une vache grasse.

La vie est chère, sous le régime boche !

Labor improbus. — La Suède vient d'être dotée d'une nouvelle traduction de la Bible. Le fait, en lui-même, n'a peut-être rien de remarquable. Ce qui lui donne une importance particulière c'est que le travail mis à jour n'a pas exigé moins de cent cinquante années d'un patient labeur.

La nouvelle traduction de la Bible fut commencée en 1773, sous le règne de Gustave III. Il n'est pas besoin de dire avec quel soin scrupuleux les deux ou trois générations de savants à qui fut confiée successivement cette délicate mission, se sont acquittées de leur tâche. Il était permis d'espérer que chacun, après cela, se déclarerait satisfait. Hélas ! un grand nombre de puristes reprochent maintenant à la nouvelle traduction de fourmiller d'expressions triviales et ils demandent qu'elle soit rigoureusement expurgée. Mais comme il se pourrait que ce travail de révision exigeât encore cent cinquante ans, on y a décidément renoncé.

Le feu grégeois. — On lit dans les *Mémoires secrets de la République des lettres*, à la date du 19 novembre 1772 :

« Un nommé Dupré, à force de combinaisons chimiques, avait retrouvé l'invention du feu grégeois, c'est-à-dire de ce feu qui se développe dans l'eau et n'en acquiert que plus d'activité. Le gouvernement, auquel il avait offert son secret, avait en la sagesse de ne vouloir pas employer ce funeste moyen de multiplier la destruction de l'humanité et lui avait fait en même temps une pension pour qu'il ne le vendît à aucune puissance. L'inventeur moderne vient de mourir, et l'on craint qu'on n'ait trouvé dans ses papiers des renseignements sur son art détestable ; on a pris toutes les précautions possibles pour prévenir les suites d'une telle promulgation. »

Louis XV donnait donc, il y a cent cinquante ans déjà, une leçon d'humanité au futur Guillaume II, l'empereur des gaz asphyxiants !

Lefebvre, physiologiste. — Il y a, sur la confrérie allemande, un mot du maréchal Lefebvre qui fait image :

On sait qu'après la bataille d'Eylau le maréchal avait été chargé de prendre Dantzig. Les troupes mises à sa disposition pour cette besogne difficile n'étaient point des meilleures, car, à part un petit contingent français, elles se composaient de Saxons et de Bavaïrois, lesquels n'étaient jamais contents de leurs rations de vivres et ne bessaient de s'en plaindre.

Un jour, Lefebvre, impatienté, s'adressant à ces éternels affamés dans son langage énergique et familier, leur dit :

— Vous autres, vous avez dix mètres de boyaux de plus que les Français.

Les travaux des physiologistes ont prouvé, depuis, que Lefebvre avait parfaitement raison.

Une découverte. — Une étrange trouvaille... de guerre a été faite au Louvre. Comme on travaillait dernièrement à certains remaniements et aménagements au pavillon de Flore, sous les lamelles d'un parquet on découvrit un képi de mobile, différents objets d'équipement et un mouchoir contenant des cartouches de fusil Chassepot.

A côté de tout cela était une lettre datée du 16 novembre 1870 et adressée au « soldat Bachelery, du 99^e de ligne, 4^e bataillon, 4^e compagnie, avenue d'Italie, ou à la suite du régiment ».

Si le soldat Bachelery existe encore, il pourra réclamer sa lettre et son baluchon militaire.

VARIÉTÉS

L'Amour des Dominos

— Une partie de dominos, commandant ?

— Avec plaisir, chère madame. Déjà, M. Lemiroton avait installé la table de jeu et renversé sur le tapis vert la boîte de dominos.

— Vous savez, commandant, qu'il manque le quatre-deux.

Le visage du commandant s'emprenait de consternation.

— Mais si le quatre-deux manque, nous ne pouvons pas jouer.

— Ça ne fait rien, puisque c'est la même chose pour tout le monde, fit observer M^{me} Lemiroton.

La partie commença. Assise sur son train de derrière, sur une chaise, près de la table, Bobine, la chienne caniche des Lemiroton, une jolie bête toute noire, pleine de six semaines environ, suivait le jeu avec intérêt. En se penchant pour remonter le verre de la lampe, M. Lemiroton fit tomber un de ses dominos :

— Apporte, Bobine !

La chienne sauta à terre, se mit à fouiller consciencieusement sous la table et sous les chaises et finit par relever son museau dépité. Elle n'avait pas trouvé le domino.

— Oh ! oh ! fit M. Lemiroton, en se mettant à quatre pattes, pour chercher à son tour. Le domino restait introuvable.

— On le ramassera demain en balayant, dit M^{me} Lemiroton, impatientée.

La partie continua. Le surlendemain du jour où ces événements s'étaient accomplis, M. et M^{me} Lemiroton et le commandant se trouvaient de nouveau réunis autour de la même table de jeu. Avant de commencer la partie, M. Lemiroton eut l'idée de compter les dominos. Il en manquait quatre. Les deux époux et le vieux guerrier se regardèrent avec stupeur. Bobine, fatiguée par sa grosse, dormait sur un canapé.

— Il n'y a pas moyen de jouer avec quatre dominos manquants, s'écria le commandant.

— Mais puisque c'est la même chose pour tout le monde ! fit M^{me} Lemiroton.

Trois fois par semaine, le commandant venait dîner chez ses amis Lemiroton et, après le dîner, régulièrement, on faisait une partie.

Chose singulière, à chaque nouveau compte du nombre des dominos, un ou deux des parallépipèdes d'ivoire manquaient au compte précédent. Une disparition aussi systématique avait de quoi émuvoir d'honnêtes bourgeois comme les Lemiroton.

Les soupçons de M^{me} Lemiroton se portèrent sur sa cuisinière, une fidèle servante dont elle n'avait eu qu'à se louer durant quinze années, et, malgré les dénégations de la malheureuse, elle lui flanqua ses huit jours. Quant à M. Lemiroton, il avait été purement et simplement faire sa déclaration au commissariat de police. Le commissaire de police classa l'affaire, après une enquête demeurée sans résultat.

Dependant le nombre des dominos diminuait toujours. Bientôt il ne resta plus que le double-six, quelques blancs, deux ou trois quatre et le cinq-trois. Et c'est avec ces épaves d'un jeu jadis complet qu'on poursuivait chez les Lemiroton des parties de plus en plus dénuées d'attrait.

Enorme maintenant, la chienne se traînait près de la table pour jeter encore un coup d'œil sur la partie.

Un soir, pendant qu'ils achevaient leur dîner, les Lemiroton entendirent des gémissements et un râle étouffé dans la pièce à côté. Ils se précipitèrent au salon, d'où le bruit venait, et aperçurent leur chienne étendue, presque sans connaissance. A côté d'elle, la boîte de dominos renversée.

Les yeux de la chienne roulaient dans leurs orbites. Elle fit un effort désespéré pour se soulever. Un spasme la secoua tout entière. Puis ses pattes se détendirent, son museau se pencha vers la terre, et, de sa gueule entr'ouverte, s'échappa... un domino. Bobine s'était étranglée avec le double-six.

Ce fut un trait de lumière pour les Lemiroton. En un instant, ils venaient de découvrir la raison de la disparition si mystérieuse de leur jeu de dominos. C'était Bobine qui, dans sa sollicitude maternelle, dérobait et avalait les dominos de la maison, pour que les petits caniches qu'elle portait dans son sein pussent se distraire à l'aide de ce jeu, dont sont si friands les animaux de leur race.

Vivement impressionnés, les Lemiroton essayèrent une lame d'attendrissement, puis ils prodiguèrent leurs soins à l'intelligente bête, qui ne tarda pas à revenir à la vie.

Le lendemain, Bobine mettait au monde cinq amours de petits chiens noirs et frisés comme leur maman.

Et, le soir même, on put organiser une partie monstre avec le jeu enfin reconstitué et comptant ses vingt-huit dominos intacts.

LÉON GANDILLOT.

(Les Galetés du Chat noir.)

Fantaisies.

CURE MANQUÉE

Je me trouvais échoué, un beau matin, sur un rocher aride de la côte irlandaise.

Comment diable étais-je venu là ? Je n'ai jamais pu le savoir. Mais, seul sur un roc de la plus extrême dureté, entouré de varechs visqueux, d'une eau sans fin, de poissons monstrueux, l'avenir m'apparaissait terrible de noirceur.

Après m'être livré à un désespoir de quelques minutes, je me souvins heureusement que j'avais dans les environs une vieille parente, Mrs O'Neil.

Je n'avais pas vu Mrs O'Neil depuis quarante-sept ans ; l'occasion était bonne. Muni d'une boussole et d'une excellente carte de visite, je quittai mon rocher et me dirigeai vers la demeure de ma vieille parente.

Jugez de ma douleur quand, en arrivant au seuil du cottage, j'aperçus des cierges allumés, en même temps que j'entendais des hurlements qui ressemblaient à des cantiques et à des chansons.

Pouvrais la porte en tremblant, et un spectacle curieux s'offrit à ma vue.

Une cinquantaine de paysans, pleins comme des bourriques, veillaient le cadavre de ma parente.

La vieille maudite était morte la veille et n'avait pas eu seulement la délicatesse de m'attendre.

Quand on sut que j'étais parent de la défunte, on me fit asseoir, on m'offrit des liqueurs variées, et les plus joyeux propos circulèrent en même temps que les verres.

Je n'ai, de ma vie, passé une aussi bonne nuit.

Entre une gigue et un psaume, par simple convenance, je crus bon de demander à ces braves gens à l'aide de quelle maladie Mrs O'Neil avait cassé sa pipe irlandaise.

Un vieux s'avança, et, au milieu des hoquets :

— La respectable lady, gémit-il, est morte d'une maladie des yeux et by God ! j'ai tout fait pourtant pour la sauver.

— C'était donc incurable, docteur ?

— By Jove ! non, de simples lotions de brandy auraient tiré votre parente d'affaire ; mais voici le malheur ! mistress O'Neil n'a jamais pu se donner de ces lotions.

— Comment ça ?

— Ne m'en parlez pas ; cette excellente

vieille n'a jamais eu le courage de faire parvenir le verre de brandy jusqu'à ses yeux ; aussitôt qu'il passait devant sa bouche, crac ! il était lampé d'un trait.

Et le docteur alla s'affaler lourdement au pied du lit.

Le lendemain, je conduisis ma parente à sa dernière demeure ; les fêtes durèrent trois jours et, quand la cave de Mrs O'Neil fut vidée jusqu'à la dernière goutte, on se sépara et chacun alla vaquer à ses affaires.

MAURICE O'REILLY.

L'ARMÉE D'ORIENT

Combats héroïques

Le premier bulletin de notre armée d'Orient comprend les opérations du 30 octobre au 15 novembre. Nos troupes avancées ont occupé Krivolak, où les a portées le chemin de fer. Les Serbes, se repliant sur Vélès, descendent vers les défilés de Babouna ; ils vont chercher à étendre leur action vers la Tserna, large affluent de la rive droite du Vardar, qui roule, entre deux rives de galets, ses eaux torrentueuses et boueuses. Déjà des masses bulgares apparaissent à l'ouest, sur leur gauche. Deux compagnies serbes, épuisées de fatigue et de privations, se sont réfugiées dans nos lignes.

Le gros de l'armée serbe du sud, à quelques kilomètres de nous, oppose une résistance désespérée à la poussée ennemie. Menacer les arrières des Bulgares, attirer sur nous une partie de leurs troupes, « décongestionner » ce point du front serbe, la manœuvre est écrite sur le terrain.

Terrain difficile, pays sauvage et misérable. Des coteaux qui s'élèvent en gradins vers le mont Archangel, aux pentes ravinees, plantées de vignes « dont les sarments constituent de véritables abatis ». Quelques pauvres villages s'accrochent aux flancs des coteaux, d'anciens villages turcs aux mosquées en ruines. Sur le sommet de l'Archangel, le monastère de Cicevo, fortifié par les Bulgares.

Un bataillon d'un régiment de Belfort a reconnu hardiment, par une nuit sans lune, leurs positions. L'offensive se déclenche le 6 novembre et se poursuit jusqu'au 11. Combats acharnés, jusqu'au corps à corps. Tel piton a été conquis, perdu, repris par trois fois. Les assauts des Bulgares se brisent contre la précision de notre tir. Par malheur, les munitions s'épuisent, les ravitaillements sont lents à venir. On défend les tranchées à la baïonnette, il faut ouvrir à la baïonnette des brèches dans les cercles qui se resserrent. Nos chasseurs à pied s'emparent des deux villages de Cicevo. Les Bulgares reçoivent alors des renforts importants. Nous passons à la défensive.

L'ennemi contre-attaque alors pendant quatre jours (12-15 novembre) avec une extrême violence. Toutes ses vagues d'assaut sont repoussées. Il se retire après avoir subi d'énormes pertes. Nos pertes sont « relativement minimes ». Les chefs de ces beaux et durs combats sont pleins d'admiration pour leurs soldats, les soldats pour les chefs qui se sont prodigués. Respectueux de l'anonymat de l'épopée, le bulletin ne nomme pas « le général qui commandait sur la Tserna », et qui a remporté cette victoire, « l'une des plus belles de la guerre... ».

La bataille n'a pas seulement coûté aux Bulgares près de 4.000 hommes ; elle a permis aux Serbes d'échapper à l'enveloppement et de conserver une armée qui n'a point fini de faire parler d'elle.

Un prochain bulletin racontera la retraite sur la frontière grecque, aujourd'hui repassée, retraite en combattant, par des che-

mins détestables, en ordre pourtant ininterrompu, où nous n'avons abandonné ni une boîte d'allumettes, ni une botte de foin.

JOSEPH REINACH.

Les Armées alliées

FRONT RUSSE

Dans la région de Jacobstadt, le duel d'artillerie est devenu plus intense.

Sur le Dniester, au nord de Zaleszicki, les éclaireurs d'un régiment de cavalerie russe se sont rencontrés avec des éclaireurs autrichiens habillés d'uniformes russes, qui ont ouvert le feu. Les éclaireurs russes ont tué une partie de ces Autrichiens et ont mis les autres en fuite.

En Perse.

Sur la route d'Hamadan, les troupes russes continuent la poursuite du détachement turco-allemand.

Une déléguée de la population, composée de khans influents, s'est rendue d'Hamadan auprès des troupes russes pour solliciter leur protection contre les émeutiers.

FRONT MONTÉNÉGRIN

Les Autrichiens ayant mis en action des canons de gros calibre ont attaqué sur tout le front l'armée monténégrine du sandjak qui, après avoir repoussé plusieurs attaques, a dû se retirer au nord de Bielo.

A l'ouest d'Ipek, l'ennemi a réussi à occuper Rozai, petite ville située dans la haute vallée de l'Ibar.

SUR MER

Débarquement italien en Albanie.

Un communiqué officiel italien annonce que le transport et le débarquement des troupes italiennes se sont accomplis heureusement, avec des pertes insignifiantes. L'Italie se trouvera désormais en mesure d'assurer le ravitaillement de l'armée serbe.

EN ÉGYPTE

Les troupes britanniques, commandées par le colonel Gordon, opérant le 13 décembre à 24 milles à l'ouest de Matrouh, — point terminus de la ligne ferrée qui suit la côte à l'ouest d'Alexandrie, — ont rencontré une troupe arabe ennemie évaluée à 1.200 fusils avec des mitrailleuses et des canons.

Les Arabes ont attaqué avec vigueur, mais ils ont été repoussés avec de grosses pertes.

LA GUERRE AÉRIENNE

Le 14 décembre, une de nos escadrilles, composée de 11 avions, a lancé de nombreux obus de 155 et de 90 sur la gare et les bifurcations de Mulheim, dans le grand-duché de Bade, à 22 kilomètres au nord-est de Mulhouse.

Un autre groupe de 22 appareils a également jeté avec succès des obus sur une installation de l'ennemi à Haufriaucourt.

Un troisième groupe de 12 appareils a bombardé efficacement les ouvrages allemands au sud de Hampton, dans la région de Château-Salins, et au château de Burthecourt.

Un groupe de 13 avions français a bombardé, ce même jour, le camp d'aviation des Allemands à Habsheim, à l'est de Mulhouse. Des obus de 155, de 90 et de 120 lancés sur les hangars ont atteint leur but. Des 15 appareils ennemis qui se trouvaient sur le terrain, 5 seulement ont pris l'air et ont tenté, sans aucun résultat, de donner la chasse à nos escadrilles.

Enfin, en collaboration avec des avions britanniques, une de nos escadrilles a bombardé le terrain d'aviation allemand à Hervilly (Somme).

Nos avions ont fait, de plus, de nombreux vols de chasse. Une escadrille de 5 avions ennemis a été attaquée et mise en fuite. Un de nos avions a attaqué au-dessus de Schlestadt (Alsace, Bas-Rhin) un appareil ennemi qui s'est enfui. Deux autres ont livré combat en Artois dans les lignes ennemies contre 3 Albatros. Un de ces derniers a été contraint d'atterrir.

Au large de la côte belge, un avion britannique a donné la chasse à un grand hydroplane allemand, qui fut abattu et fit explosion avant de toucher les vagues.

LE BUDGET DE LA DÉFENSE NATIONALE

La Chambre a consacré les deux séances de mercredi et jeudi à discuter les crédits provisoires demandés pour le premier trimestre de l'année 1916. Les crédits votés se montent à 7,549 millions au budget général, soit plus de 2 milliards et demi par mois, et à 649 millions au titre des budgets annexes.

Après des discours de nombreux orateurs, le ministre des finances, M. Ribot, a pris la parole.

DISCOURS DE M. RIBOT

Le ministre des finances invite la Chambre à voter, dans le même sentiment unanime qui lui fit approuver les précédentes dépenses, les crédits indispensables qui sont demandés pour la défense nationale.

La situation financière.

Messieurs, nous vous demandons des crédits considérables, plus importants que ceux du dernier trimestre. Les dépenses vont croissant en France comme dans tous les pays qui prennent part à cette terrible guerre.

Dans son rapport, si solide, si documenté et si plein de mesure, M. le rapporteur général a dit qu'au début de la guerre, les préoccupations d'ordre financier ont pu paraître secondaires. C'est vrai : personne ne croyait alors que la guerre pût durer dix-sept mois. Quand sera-t-elle terminée ? Personne ne peut, à l'heure présente, le savoir ; il faut tenir. (Vifs applaudissements.)

Ce sont ceux qui auront la ténacité et la persévérance qui, certainement, seront les vainqueurs. (Nouveaux applaudissements.)

Nous avons dépensé, nous dépensons largement, trop largement peut-être (Très bien ! très bien !), mais il est difficile de serrer les voiles quand le bateau est en pleine marche.

Les augmentations, vous en savez les causes : c'est le développement imprévu, inouï, de la fabrication du matériel ; nous luttons à coups d'obus, à coups de millions, contre nos adversaires. Les dépenses vont en augmentant, vous pouvez en juger par les simples chiffres qui servent à l'intelligence de l'exposé des motifs du projet de loi. Au début, nous dépensions 1.700 millions par mois ; nous arrivons actuellement, comme prévision pour le premier semestre de 1916, au chiffre de 2 milliards 500 millions ; moins que l'Angleterre, c'est tout ce que je puis dire. La somme est énorme et nous devons avoir les yeux fixés sur ce chiffre, que je recommande à vos méditations.

En dehors, il y a les avances que nous consentons à nos amis et alliés, à la Russie, à la vaillante Belgique (Vifs applaudissements unanimes), et à l'admirable Serbie (Nouveaux et vifs applaudissements unanimes), que nous ne voulons pas abandonner. (Vifs applaudissements.) que nous voulons secourir de tout notre argent et de tout notre cœur, dont nous voulons relever la grandeur, parce qu'elle l'a mérité par son courage et par son héroïsme. (Vifs applaudissements.)

L'impôt sur le revenu.

Comment faire face à ces dépenses ? En ce moment, c'est par l'emprunt.

Le ministre des finances annonce qu'il apportera, le mois prochain, un projet de loi imposant d'une taxe extraordinaire les bénéfices exceptionnels réalisés pendant la guerre.

D'autre part, la commission du budget, contrairement à l'avis du Gouvernement, demande l'application en 1916 de l'impôt général sur le revenu, établi par la loi du 15 juillet 1914. Le ministre estime que cette application sera extrêmement difficile, qu'elle donnera des mécomptes. Il laisse la question entre les mains de la Chambre.

La Chambre statuera dans sa pleine liberté. Le Gouvernement ne veut pas, sur cette question, se mettre en travers du sentiment de la Chambre. Si vous votez pour une application immédiate, si vous croyez que cela est bon et nécessaire, nous exécuterons loya-

lement votre décision, mais après vous avoir avertis, ce qui est, je crois, le devoir et l'attitude qui conviennent à un Gouvernement ayant conscience de ses responsabilités et voulant en même temps collaborer avec la Chambre.

L'emprunt de la Victoire.

Quoi qu'il en soit, c'est encore à l'emprunt qu'il faudra avoir recours et sous toutes les formes ; « le pays ne nous abandonnera pas jusqu'à la fin de la guerre ». Et M. Ribot conclut en parlant des résultats obtenus par la souscription à l'emprunt de la Victoire close le 15 décembre :

En ce moment même s'achèvent les opérations de l'emprunt en rente 5 p. 100 que vous avez autorisée ; je dis que les opérations s'achèvent, car il n'a pas été possible de les terminer dans la journée d'hier. Le nombre des souscripteurs a été tel à tous les guichets, les lettres arrivent si nombreuses dans les banques, qu'à l'heure où je parle le dépouillement est loin d'être terminé. Je ne peux aujourd'hui apporter à la Chambre aucun chiffre, je ne le veux pas ; il ne faut en effet apporter ici que des chiffres contrôlés. (Très bien ! très bien !)

Mais ce que je puis dire, c'est que le pays a répondu comme nous l'espérons à l'appel que nous lui avons adressé. (Applaudissements.)

Jamais il n'y a eu une pareille affluence de souscripteurs ; quand vous en connaîtrez le nombre, vous verrez que tous les Français qui pouvaient souscrire ont tenu à honneur d'avoir ce certificat de civisme qui s'appelle le certificat de participation à l'emprunt de la défense nationale. Ce que je puis dire, c'est que cet emprunt a été fait vraiment par l'épargne française, que la spéculation n'y a aucune part. (Très bien ! très bien !)

Le chiffre des souscriptions libérées est extrêmement considérable par rapport au total ce qui montre qu'on nous a apporté des économies réalisées, qu'on n'a même pas escompté les économies de demain en profitant des termes offerts aux souscripteurs. Ce que je puis dire, c'est que la spéculation n'y a eu aucune place, à la différence d'emprunts antérieurs. (Très bien ! très bien !)

Ni les banques, ni la Bourse n'ont pris une part de l'emprunt pour la placer après la clôture.

D'autre part, on n'a presque pas usé de la faculté que la Banque de France offrait, de mettre des avances à la disposition des prêteurs. Si la Banque avait offert, comme on le lui demandait de toutes parts, de prêter à un taux inférieur à celui de l'intérêt de l'emprunt, il y aurait peut-être eu quelques milliards de plus ; mais c'eussent été des milliards de spéculation, parce qu'on aurait voulu profiter d'une différence avec la pensée d'apporter bientôt les titres sur le marché. Cela n'est pas. Toutes les souscriptions sont des souscriptions réelles, sérieuses, sincères ; c'est l'épargne française qui est venue à nous, dans des proportions que vous jugerez quand les chiffres vous seront donnés et qui, je l'espère, satisferont la Chambre, en dehors de toutes les exagérations qui, au début de l'emprunt, ont été mises en avant, qui ont été télégraphiques, non pas par des Français, mais à l'étranger, afin qu'on pût dire, quel que fût le chiffre, que l'emprunt était une sorte d'échec. La manœuvre est trop facile à déjouer. (Applaudissements.)

Ce que je puis dire encore à la Chambre, ce que je tiens à lui dire, c'est que nous avons recueilli des souscriptions importantes en dehors de nos frontières, à l'étranger, chez nos amis et chez les neutres. L'opinion du monde est avec nous, j'ai le droit de le dire. (Applaudissements.)

Il nous est venu d'Angleterre, des États-Unis, d'Espagne, de Suisse, de Hollande, des pays scandinaves, des souscriptions dont vous pourrez apprécier l'importance. Je ne cite que le chiffre des souscriptions recueillies à Londres ; il dépasse 600 millions. (Applaudissements répétés sur tous les bancs.)

Messieurs, tout cela est réconfortant. La France a montré dans cette occasion, comme elle le montre depuis le début de la guerre, qu'elle comprend la gravité de la lutte qui est engagée et qu'elle est résolue à tout faire pour la mener à la victoire, qu'elle n'épargnera aucun effort, aucun sacrifice. Je tiens, comme ministre des finances, à lui rendre hommage en votre nom, à rendre hommage à ce gé-

reux et vaillant pays, et je ne forme qu'un vœu, c'est que nous sachions être dignes de la France, de la France qui combat avec un courage si tranquille, avec une union si complète, avec une volonté inébranlable et avec une confiance que rien ne pourra altérer. (Applaudissements.)

Oui, messieurs, que le Gouvernement et que les Chambres soient à la hauteur du pays et soient dignes de lui. C'est le vœu qu'un Français exprime en notre nom à tous et qui, je crois, résonnera dans le pays tout entier. (Applaudissements vifs et prolongés sur tous les bancs. — M. le ministre, revenu à son banc, reçoit les félicitations de ses collègues.)

Après ce discours, la Chambre vote, par 366 voix contre 127, l'article qui ordonne la mise en recouvrement, avant le 31 décembre 1916, de l'impôt général sur le revenu.

L'ensemble des crédits provisoires est adopté par 500 voix contre 1.

Le Relèvement des Soldes

Au cours des débats, M. de Boysson, directeur du contrôle au ministère de la guerre, a précisé que la loi sur le relèvement des soldes doit être appliquée dans l'esprit le plus large.

Les hommes qui sont dans les hôpitaux ont droit au relèvement de la solde absolument comme les autres, lorsqu'ils entrent à l'hôpital pour infirmités, maladies ou blessures contractées dans le service.

S'il s'est produit des retards dans l'application de la loi, ordre est donné d'y mettre fin.

Les hommes revenant du front et partant en permission doivent en principe recevoir la solde de présence ; à leur retour, ils doivent recevoir les rappels auxquels ils ont eu droit pendant leur permission. Si certains chefs de corps n'ont pas observé cette prescription, elle leur sera rappelée.

Les Marchés de la guerre

La Chambre a commencé mardi la discussion des interpellations relatives aux marchés passés, depuis le début des hostilités, avec différents fournisseurs du ministère de la guerre.

M. Simyan a prononcé un discours qui a rempli toute la séance. Il a fait la critique détaillée de divers marchés conclus trop hâtivement et sans être entourés de toutes les garanties désirables.

Certains fournisseurs étaient peu honorables ou insolubles ; d'autres n'étaient que des prête-noms ou des intermédiaires sans mandats ; des abus ont été commis.

Après les avoir signalés, M. Simyan a demandé la nomination d'une commission d'enquête parlementaire.

La discussion s'est poursuivie dans la séance de vendredi. On a entendu successivement M. Colliard sur les fournitures de grenades, M. Léon Perrier, puis M. Ernest Lafont qui ont parlé de l'affaire de « la Morue française ».

Le général Gallieni, ministre de la guerre, a pris ensuite la parole.

Les marchés de la guerre ne doivent être, dit-il, l'occasion d'aucun bénéfice exagéré ; en imposant, par des gains excessifs, d'inutiles charges aux finances publiques, de tels marchés méconnaissent les nécessités de la défense nationale dont notre bonne situation financière est un élément essentiel.

On m'a demandé de couvrir mon prédécesseur. J'ai d'autant moins de peine à le faire que je ne saurais oublier la conversation que j'eus avec lui le 1^{er} septembre 1914. Les Allemands approchaient de Paris. Le ministre me fit venir ; j'étais gouverneur militaire de Paris, et voici le dialogue qui s'engagea :

— Monsieur le ministre je viens vous demander si je dois défendre Paris.

— Général, vous devez défendre Paris énergiquement.

— Vous savez ce que veulent dire ces mots. Il faudra faire sauter des ouvrages d'art, incendier des localités, détruire des monuments dont nous sommes fiers.

— Vous devez défendre Paris à outrance. Prenez toutes les initiatives, prenez toutes les responsabilités, je vous couvre.

Je me rendis aussitôt à l'hôtel des Invalides, où j'avais convoqué les chefs de service et les commandants de troupes. Je leur dis : « Les premières colonnes allemandes seront devant Paris le 4 septembre. Nous avons ordre de défendre Paris à outrance. La nation compte sur vous. Prenez toutes les initiatives, toutes les responsabilités. Je n'ai pas d'ordres à vous donner. »

En ce qui concerne les marchés, le ministre donna la liste des poursuites judiciaires qui ont été ordonnées contre divers fournisseurs, ainsi que des arrêts infligés ou des mises à la retraite prononcées à l'égard de certains intendants ou officiers.

Ces sanctions prises, conclut-il, je rappelle que la France est le pays de la justice, que toutes les accusations doivent être justifiées et que ceux contre lesquels elles sont dirigées doivent toujours être mis à même de se défendre. A cet égard, j'ai un passé auquel je tiens à rester fidèle.

M. J. Thierry, sous-secrétaire d'Etat à la guerre, explique ensuite que, nommé administrateur de la société de la Morne française, en janvier 1914, il n'a plus assisté à aucune séance du conseil d'administration et a donné, en fait, sa démission, en décembre 1914 sans avoir voulu toucher un seul de ses jetons de présence. Je défie, dit-il, qu'on trouve jamais mon nom mêlé à aucune recommandation en faveur d'un marché ou d'un fournisseur.

M. Briand, président du conseil, demande à la Chambre de se garder des généralisations injustes, celles qui font peser sur la totalité des fonctionnaires qui sont de braves et d'honnêtes gens, sur la totalité des fournisseurs de la guerre, des suspicions qu'ils ne méritent pas d'encourir.

Ce que vous voulez, dit-il, c'est que, là où il y a faute, il y ait punition, et comme nous sommes en temps de guerre, que cette punition soit lourde, plus lourde qu'en temps de paix.

Là-dessus, nous sommes pleinement d'accord avec vous. Après les explications de M. le ministre de la guerre, vous voudrez bien reconnaître que son administration n'a pas ignoré les fautes commises et que les fonctionnaires coupables d'imprévoyance et de négligence ont été frappés, et que certains l'ont été rudement.

Après de courtes répliques de MM. Léon Perrier et Simyan, la Chambre à l'unanimité adopte, à la demande de M. Briand, un ordre du jour concluant à la nomination d'une commission unique chargée de l'examen de tous les marchés de la guerre qui sont actuellement dispersés entre diverses commissions de la Chambre.

Mort pour la France

Nous avons annoncé dans notre précédent numéro que M. Lettermann, Alsacien, serrurier à Guebwiller, avait été condamné à mort par le conseil de guerre de Mulhouse « pour s'être rendu dans les lignes françaises, y avoir amené son fils et avoir transmis des nouvelles aux Français concernant les forces et les positions ennemies ».

Des affiches rouges annoncent partout en Alsace que ce « traître » a été exécuté. Comme son compatriote Alfred Meyer, exécuté il y a quelques mois, il vient d'être fusillé à Mulhouse. Ce brave Alsacien est mort pour la France.

LES CROQUIS DE L'ILLUSTRATION

par HENRIOT.



— Petit malheureux, qu'est-ce que tu fais-là ?
— Grand'mère, tu dis qu'il n'y a plus de poisson aux Halles... Je fais la pêche aux embusqués !



Le « silence » de madame.
— Vous ne savez pas comme ça me rajourne de vous voir ! Dans le temps j'ai failli épouser un pompier.



— 175 francs 95 centimes !... C'est encore pour ton poilu ?
— Mais certainement !...
— Ils portent donc des chapeaux à plumes, tes poilus ?...

LES JEUX DE LA TRANCHEE

Charade.

Mon premier ne se paye plus.
Mon deux est liquide.
Mon trois est une mesure.
Mon tout marque la température.

Dévinette.

Quelle est la sainte dont on peut faire un potage ?

Triangle.

Prénom. — Animal. — Adverbe. — Voyelle.

SOLUTIONS DU N° 158

Métagramme. Charade.

Nantes. = Mantes. Pot = Age = Potage.

Fantaisie.

Marocain. — Maroquin.

Ce numéro du « Bulletin des Armées » est accompagné d'un Supplément entièrement consacré au Tableau d'honneur.

BLOC-NOTES

— M. Malvy, ministre de l'intérieur, s'est rendu à l'hôpital Garibaldi, avenue des Champs-Élysées, où il a remis la médaille militaire et la croix de guerre au gardien de la paix Perrot, blessé gravement lors des combats de Souchez.

— Le général Pau est arrivé mardi à Pétrograd.

— Le roi George est rétabli de son grave accident du 28 octobre dernier.

— Le roi des Belges a fait parvenir 5.000 fr. au Comité de secours aux victimes de la catastrophe du Havre. Parmi les plus importantes souscriptions, signalons celles du ministre de l'intérieur français, 1.000 fr.; des ministres belges, 1.000 fr.

— L'Italie a offert l'hospitalité au roi Pierre de Serbie, en mettant à sa disposition le palais royal de Caserte. Les travaux d'installation au palais sont en cours d'exécution.

— En même temps que l'Angleterre, la Belgique, l'Italie et la Russie, le gouvernement de la République a reconnu au Mexique le gouvernement de fait dont M. Venustiano Carranza est le chef.

— M. Schröder, rédacteur en chef du *Telegraaf*, a été acquitté en ce qui concerne le procès pour violation de neutralité, mais il n'a pas été mis en liberté en raison d'une seconde plainte portée contre lui.

— Le gouvernement anglais a déposé une demande de crédits supplémentaires pour un nouveau million de soldats, ce qui porte à quatre millions les effectifs de l'armée prévue au budget.

— Les Chambres fédérales suisses ont élu président de la confédération pour 1916 le conseiller fédéral M. Camille Decoppet, originaire du canton de Vaud.

— Les attachés militaires et naval allemands aux États-Unis quitteront New-York, ayant été rappelés, le 21 décembre. La Grande-Bretagne leur a accordé des sauf-conduits.

— Un livre antiallemand : *Avant et pendant la guerre, les raisons et la responsabilité*, vient de paraître à Stockholm. Son auteur, l'écrivain renommé Anton Nystroem, examine l'origine de la guerre, et constate que c'est sûrement « la honte de l'Allemagne ».

— M. Steel-Maitland, membre du Parlement britannique, sous-secrétaire d'Etat pour les colonies, s'est engagé dans l'armée de Birmingham.

— Sept cents enrôlements ont été enregistrés à la chambre de commerce britannique de Paris, depuis le 17 novembre, jour où fut institué le bureau d'inscription anglais.

— Des manifestations pour la paix ont eu lieu non seulement à Berlin, mais aussi à Dresde et Leipzig.

— Le bruit qui a couru ces temps derniers d'une nouvelle et grave maladie du grand romancier russe Maxime Gorki est heureusement démenti.

— La Chambre de commerce de Marseille sollicite l'autorisation d'entreprendre immédiatement la construction du bassin Mirabeau qui coûtera une trentaine de millions.

— Le procès de Raoul Villain, l'assassin de Jaurès, qui devait venir devant le jury le 20 décembre, est renvoyé à une date ultérieure, les débats étant de nature à troubler l'ordre public.

— La crue de la Seine continue, provoquant le débordement des eaux qui s'étendent entre Nogent, la Saulsoie, le Meriot et Saint-Nicolas.

— Sont passés mercredi, en gare de Troyes, trois trains de chiens militaires. L'un d'eux transportait 435 de ces intéressants animaux. Il y en avait de plusieurs races, mais le chien-loup dominait. Tous viennent du Canada. C'est un cadeau à la France.

— Après huit jours de débats la cour suprême de Leipzig a condamné pour haute trahison, à dix-huit ans de détention, Otto Wiener, officier de réserve autrichien, directeur de la société de construction d'avions Albatros, à Berlin-Johannisthal.

LES CRIMES DE L'ARMÉE ALLEMANDE

Cinquième rapport, présenté à M. le Président du Conseil, par la commission instituée en vue de constater les actes commis par l'ennemi en violation du droit des gens (1).

Monsieur le Président du conseil,

Depuis que nous avons eu l'honneur de vous faire connaître les premiers résultats de l'enquête dont vous avez bien voulu nous charger, nous avons poursuivi nos recherches, tant dans les régions déjà visitées par notre commission que dans des localités où il ne nous avait pas été possible de nous rendre encore. Nous avons aussi entendu, à Paris et en d'autres lieux, un grand nombre de réfugiés, dont les déclarations importantes ont révélé des faits nouveaux ou corroboré les renseignements antérieurement recueillis par nos soins.

De l'information à laquelle nous avons procédé, la preuve ressort, de plus en plus évidente, que les violations du droit des gens et les crimes de droit commun dont l'armée allemande s'est rendue coupable sur le territoire français sont innombrables. Ainsi que nous l'avons exposé déjà, le meurtre et l'incendie apparaissent comme des procédés de guerre usuels et systématiques chez nos ennemis. Quant au pillage, il est incessant. Aussi n'en faisons-nous même plus mention, à moins qu'il n'ait été accompagné de circonstances ou de procédés qui en aggravent l'ignominie. De même, après la documentation de nos précédents rapports, nous avons renoncé à signaler les cas, continuellement renouvelés où, sans qu'aucune provocation, aucune parole, ni aucun geste eussent justifié de tels attentats contre la liberté humaine, de paisibles habitants, des femmes, des vieillards octogénaires, et jusqu'à de jeunes enfants ont été arrachés à leurs foyers avec tant de brutalité qu'on ne leur a même pas permis de se vêtir suffisamment, ni d'emporter les objets les plus indispensables. De lamentables troupeaux de captifs ont été entraînés ainsi au milieu des armées allemandes, poussés à coups de crosse ou de baïonnette et soumis aux pires traitements. Beaucoup de ces pauvres gens ont été massacrés en route, parce que, brisés de coups, épuisés de fatigue et d'inanition, ils ne pouvaient plus suivre leurs bourreaux. D'autres sont morts en captivité. La plupart de ceux qui, après de longs mois de détention à l'étranger, ont été renvoyés en France, y sont rentrés dans un état d'affaiblissement physique révélant d'une manière impressionnante leurs privations et leurs souffrances.

Les violences infligées à ces infortunés ont cependant revêtu parfois un caractère tellement odieux qu'il nous a paru nécessaire de les dénoncer à l'indignation du monde civilisé. Tel est, entre beaucoup d'autres, le martyre des otages de *Sompuis*, par le récit duquel nous allons commencer l'exposé des nouveaux faits que nous avons relevés dans le département de la Marne.

Marne.

Notre rapport du 17 décembre dernier a sommairement relaté l'enlèvement de M. l'abbé Oudin, curé de *Sompuis*, de sa domestique et de plusieurs de ses paroissiens. On ignorait alors quel avait été leur sort. Les renseignements que nous avons recueillis depuis nous ont permis de l'établir.

Le 7 septembre, les Allemands firent irruption à deux reprises chez l'abbé Oudin et, sous le prétexte que les fils de ses sonnettes auraient pu faire partie de lignes téléphoniques destinées à renseigner les Français, pratiquèrent des perquisitions dans son presbytère. Après cette opération, ils durent se rendre compte de l'absence de leurs soupçons. Malheureusement, ils avaient découvert, au cours de leurs recherches, une lettre dans laquelle le frère du curé, capitaine en retraite, s'exprimait sur leur compte avec quelque rudesse, en annonçant le projet de reprendre du service. Ce fut assez pour qu'ils se vengeassent cruellement sur un

innocent. Mis en état d'arrestation, M. l'abbé Oudin, vieillard asthmatique de soixante-treize ans, fut d'abord enfermé dans sa cave jusqu'au lendemain, sans nourriture, avec sa domestique, M^{lle} Côte, âgée de soixante-sept ans, et les sieurs Mougeot, Arnould, Poignet et Cu-chard. Le 8, tous furent conduits à *Coole*, où on leur fit passer la nuit, toujours sans leur donner d'aliments; puis on les dirigea vers *Châlons-sur-Marne*. En route, comme le vieux prêtre, boursé de coups de crosse et complètement exténué, devenait incapable d'avancer davantage, on le fit monter avec sa servante dans une voiture de boucher que durent traîner les autres prisonniers. Quand le convoi stationna à *Châlons*, M. l'abbé l'ainé, directeur des œuvres diocésaines, put s'approcher de M. Oudin, qu'il trouva couché d'une barrette et chaussé de souliers à boucle que le malheureux avait garnis d'un peu de paille tressée pour soulager ses pieds endoloris. Il lui donna un chapeau, une pommade et un morceau de pain; mais ce fut en vain qu'il tenta d'obtenir de l'officier commandant l'escorte la mise en liberté de son confrère dont il attestait l'innocence.

De Châlons, les otages furent transférés à *Suippes*, et on les fit entrer dans une maison pour les interroger. L'abbé Oudin, qui tenait à peine debout, fut saisi à l'épaule et rudement secoué par un officier qui l'interpella sur un ton grossier. Il sortit de l'interrogatoire égaré, chancelant, et dut passer la nuit entière sous la pluie, dans la cour d'une école.

Le 11, les captifs arrivèrent à *Vouziers* pour y séjourner jusqu'au 14 dans un manège où il fallut coucher sur de la sciure humide. La journée du 13 fut particulièrement atroce. Des soldats, et surtout des officiers venus tout exprès en grand nombre, se firent un jeu de maltraiter le curé. Ils lui crachèrent au visage, le flagellèrent de leurs cravaches, le lancèrent en l'air pour le laisser retomber sur le sol et lui portèrent sur les bras, sur les cuisses, sur la poitrine, des coups de talon de botte et des coups d'épée.

Après ces abominables violences, M. l'abbé Oudin se trouva réduit à un tel état de faiblesse qu'on entendait à peine ses gémissements. Le 15, il fut emmené à *Sedan*. Envoyé dans un hôpital de cette ville, il ne tarda pas à succomber. Un des compagnons de misère, le cultivateur Mougeot, qui, ayant reçu, lui aussi, de nombreux coups, avait plusieurs côtes fracturées, était en même temps transporté à la caserne Fabert; là, suivant l'expression d'un témoin, les Allemands le jetèrent sur de la paille, comme un chien, et le laissèrent mourir sans soins.

M^{lle} Côte, au cours du terrible voyage, fut également l'objet des plus indignes cruautés. Avant d'arriver à *Tannay*, elle fut attachée à la roue d'une voiture. A l'étape, les soldats la terrassèrent dans la boue, la frappèrent brutalement et la traînèrent par les cheveux. L'ayant poussée dans l'église, quatre d'entre eux la jetèrent sur les marches de l'autel, puis, la saisissant à nouveau, la lancèrent au milieu des bancs. Elle fut ensuite, comme son maître, conduite à l'hôpital de *Sedan*. Elle en sortit, après un séjour assez long, pour être rapatriée avec les autres survivants des otages de sa commune.

Les violences dont le curé de *Sompuis*, sa servante et le sieur Mougeot ont été si odieusement accablés sont loin d'être les seuls attentats contre les personnes qu'ait établis notre complément d'enquête dans le département de la Marne.

Au commencement du mois de septembre 1914, quand les Allemands firent leur entrée à *Changy*, le sieur Albert Bourgain, âgé de cinquante-cinq ans, prit la fuite en s'écriant : « Voici les Prussiens ! » Il avait à peine fait une dizaine de pas qu'un uhlán lui tira deux coups de fusil dans le dos. Arrêté presque aussitôt dans sa course par un fil métallique, il reçut du même cavalier, en se retournant, deux autres coups de feu qui l'atteignirent à la

poitrine et l'abattirent. Il fut enterré sur place par l'ennemi.

A *Méru*, à la même époque, on constata qu'un sieur Carré avait été tué; mais on ne put déterminer exactement les causes de sa mort.

Un autre habitant de cette commune, M. Mathieu Coche, âgé de soixante-dix ans, fut empoigné, à *Marolles*, par des cavaliers allemands qui l'emmenèrent dans les champs, attaché à un cheval dont il ne pouvait suivre le pas qu'avec les plus grandes difficultés. En arrivant sur le territoire de *Vitry-en-Perthois*, il tomba et fut traîné sur le dos par le cheval qui continuait à avancer. On l'a retrouvé mort à peu de distance de l'endroit où on l'avait vu défailir. Des soldats français du 90^e territorial, en l'enterrant, ont remarqué à son front une blessure produite par une balle.

Le 3 septembre, vers dix heures et demie du soir, au *Baizil*, trois Allemands vinrent frapper à la porte et aux fenêtres des époux Lheureux. Le mari, après les avoir fait entrer, consentit, sur leur demande, à leur donner à manger. Après s'être restaurés, les trois hommes montèrent au premier étage et s'introduisirent dans une chambre où se trouvait M^{lle} Lheureux, auprès de ses enfants. Là, un soldat essaya de s'emparer de la jeune Jeanne Lheureux, mais celle-ci réussit à se dégager et à fuir avec sa sœur aînée; les Allemands redescendirent au rez-de-chaussée. Bientôt pourtant l'un d'eux remontait l'escalier. Trouvant la chambre fermée, il tira dans la porte un coup de fusil, dont la balle, après avoir traversé la serrure, atteignit aux reins M^{lle} Lheureux. Transportée à l'hôpital d'*Epemay*, cette mère de famille y succomba, le 10 octobre, après cinq semaines de souffrances horribles.

Le 4 septembre, à l'approche des Allemands, les époux Aveline quittaient en voiture le village de *Montmort*, avec M. Gayard, ancien notaire, et plusieurs autres personnes. Mais l'engorgement des chemins était tel qu'ils se virent bientôt empêchés d'avancer; après avoir couché dans une ferme, ils prirent le parti de retourner chez eux et, comme la route était fort cahoteuse, M. Gayard, qui était malade, partit à pied, en avant, dans l'espoir de se fatiguer moins. A peu de distance de *Montmort*, des troupes de la garde impériale l'appréhendèrent sans motif. Entouré de soldats, il était assis sur le bord d'un fossé quand il vit passer la garde champêtre de sa commune. Il l'appela et lui pria de donner sur lui des renseignements aux Prussiens. Le garde voulut alors s'approcher pour témoigner en faveur du prisonnier; mais un officier lui intima l'ordre de se retirer sur-le-champ et M. Gayard fut transporté à *Montmort*, où les Allemands le fusillèrent devant la maison de son frère.

Le même jour et au même lieu, un homme étranger au pays et dont l'identité n'a pu être établie, fut tué d'un coup de fusil.

Le 5, des groupes d'Allemands pénétrèrent chez les époux Crapart, à la ferme de *Fontaine-Armée*, commune de *Rieux*; ils se retirèrent à la fin de la journée, après avoir pillé la maison et brisé les armoires. Le lendemain, le bruit s'étant répandu qu'il allait en venir d'autres, les habitants jugèrent prudent de partir. En route, Crapart eut un regret, et ne pouvant se résigner à abandonner son exploitation, reprit le chemin de la ferme dont il n'était encore éloigné que d'environ huit cents mètres. Peu de temps après, sa femme entendit des détonations du côté de *Fontaine-Armée*. Dans l'après-midi, en proie à une vive inquiétude, elle se décida à rentrer chez elle. A deux cents mètres des bâtiments, elle trouva le cadavre du fermier étendu près d'une haie. Crapart, fusillé par les Allemands, avait eu un bras brisé, la poitrine fracassée et il avait reçu dans la tête des coups de feu qui lui avaient fait sauter les yeux. Une somme de 800 fr., qu'il portait sur lui au moment de son départ avait disparu.

Le village d'*Étoges* a subi un pillage général, auquel ont pris part des femmes qui accompagnaient les infirmiers de la Croix-Rouge allemande. Le 5 septembre, un soldat ennemi tira un coup de fusil et alluma une botte de paille à l'entrée d'une cave isolée où se tenaient quelques habitants. M. Constant Thomas, âgé de cinquante-quatre ans, voulut fuir l'asphyxie. On l'entendit crier en sortant : « Grâce ! ne me faites pas de mal; j'ai femme et enfants ! » Malgré sa prière, il fut presque aussitôt abattu d'un coup de fusil.

(suivre.)

LE TABLEAU D'HONNEUR

CITATIONS A L'ORDRE DE L'ARMÉE

Les Braves, dont les noms suivent, ont été cités à l'Ordre de l'Armée :

Sous-lieutenant LUCQUIAUD, 68^e d'infanterie : a entraîné sa section à l'assaut de tranchées ennemies, avec un entrain et une énergie remarquables ; la maintenance pendant cinquante heures sur la position dont il est resté maître malgré un lancement violent de bombes, donnant un exemple de ténacité et de courage remarquable. Blessé mortellement, ne pouvant parler, a écrit sur son carnet : « Tenez jusqu'au bout parce que les Boches vont prendre la tranchée. Je meurs heureux. Merci à ceux qui ont combattu avec moi. Vous direz à mes parents que j'ai toujours fait mon devoir. »

Sous-lieutenant CHAPOTON, 68^e d'infanterie : les 25 et 26 mai, a pendant trente heures, malgré un bombardement violent, maintenu sa troupe avec la plus grande énergie, repoussant deux contre-attaques ennemies et conservant la tranchée conquise.

Lieutenant DUPONT, 58^e d'infanterie : officier d'un courage et d'une volonté remarquables. Tué glorieusement le 25 mai, en conduisant sa section à l'assaut de tranchées ennemies sous un tir des plus violents.

Sous-lieutenant FREBÉUF, 68^e d'infanterie : officier d'un courage et d'une volonté remarquables. Le 25 mai, après avoir franchi deux lignes de tranchées ennemies avec sa section, est tombé glorieusement en arrivant sur la troisième.

Sous-lieutenant DIOU, 68^e d'infanterie : officier très brave et plein d'entrain. Tombé glorieusement mortellement frappé le 25 mai au moment où, à la tête de ses hommes, il marchait à l'attaque.

Sous-lieutenant DÉBERT, 68^e d'infanterie : officier d'un courage et d'une énergie remarquables. Le 25 mai, a entraîné sa section à l'assaut des tranchées d'une façon étonnante. Les deux jambes broyées par un obus, excitait encore le courage de ses hommes. Mort de ses blessures.

Soldats BOURGOIN, BLANDIN, BRIN, 68^e d'infanterie : pendant l'attaque du 25 mai, ont porté leurs pièces dans une tête de sape en avant des tranchées françaises. Ont été tués glorieusement à leurs postes de tireurs qu'ils ont tenus jusqu'à la mort sous une canonnade d'une extrême violence.

Soldat CHAUVEAU, 68^e d'infanterie : pendant l'attaque du 25 mai, a porté sa mitrailleuse dans une tête de sape en avant des tranchées françaises ; a fini de couvrir le flanc d'un bataillon d'attaque. A eu le bras droit arraché par un obus à son poste de tireur qu'il tenait avec calme sous une canonnade d'une extrême violence.

Sergent FAVREAU, 68^e d'infanterie : le 25 mai, s'est élancé, à la tête de quelques hommes, sous le feu d'une mitrailleuse placée dans un boyau et qui interdisait d'avancer plus loin dans la tranchée conquise. Glorieusement frappé d'une balle en plein cœur.

Soldat WINDRIF, 68^e d'infanterie : jeune soldat de la classe 1916, engagé volontaire, s'est particulièrement fait remarquer dans les journées des 25 et 26 mai ; ayant un réel mépris de la mort, a plusieurs reprises a porté des ordres sous une pluie de mitraille puis est revenu prendre sa place de combat, donnant à tous le plus bel exemple de bravoure.

Caporal FAURE, 68^e d'infanterie : vieux légionnaire, brave soldat. Le 25 mai, quoique blessé une première fois, n'a cessé d'encourager ses hommes ; a accompagné partout son officier, donnant à tous le plus bel exemple, et a reçu une seconde blessure grave.

Soldat POUPARD, 68^e d'infanterie : s'est particulièrement distingué pendant les combats des 25 et 26 mai ; a ramené le corps de son officier blessé mortellement.

Soldat JALLADEAU, 68^e d'infanterie : brave soldat ; a rapporté le 25 mai, sous le feu de l'ennemi, son capitaine blessé ; a lui-même été blessé en accomplissant cet acte de bravoure.

Soldat DUVAL, 68^e d'infanterie : au cours de l'attaque du 25 mai, a sauvé son lieutenant de la mort en tuant un officier allemand qui, traitreusement, cherchait à l'assassiner avec son revolver après s'être rendu.

Sous-lieutenant MONTUSSAC, 125^e d'infanterie : a conquis par sa bravoure, son énergie et son entrain tous ses grades depuis le début de la guerre. Glorieusement tué le 28 mai, à la tête de sa section, en arrêtant une attaque allemande dans un boyau et en donnant à ses hommes le plus bel exemple de calme et d'énergie.

Adjudant PEUDON, 8^e zouaves de marche : pendant les combats des 9, 10 et 11 mai, a maintenu ses hommes sous un feu violent, continuant à faire fonctionner ses pièces et infligeant à l'ennemi des pertes sérieuses. A montré constamment les plus belles qualités d'énergie et de calme et a contribué puissamment à repousser une violente contre-attaque allemande.

Adjudant CENEL, 8^e zouaves de marche : le 11 mai, sous un feu d'une extrême violence, a enlevé sa section pour la porter à l'attaque avec une ardeur et un entrain qui ont fait l'admiration de tous. Coutumier des actions d'éclat, se fait remarquer par son mépris absolu du danger.

Zouave REY, 8^e zouaves de marche : le 11 mai, est allé chercher en plein jour, sur un terrain battu par un feu violent, un officier blessé, l'a ramené au poste de secours et a rejoint ensuite la ligne de feu. Blessé au mois d'août dernier, a été amputé d'un doigt. Soldat remarquable par son courage, sa bravoure et son dévouement.

Sergent-major POMMIER, 4^e tirailleurs algériens : sa compagnie étant soumise en première ligne à un feu meurtrier de l'artillerie ennemie, a fait preuve d'un grand courage en ralliant autour de lui les tirailleurs dans une tranchée où il a tenu encore vingt-quatre heures jusqu'à ce qu'il fût relevé.

Sergent ALI BEN ABDALLAH BEN EL MEKKI, 4^e tirailleurs : brillante attitude aux combats des 9, 10 et 11 mai. A donné en toutes circonstances l'exemple du courage et du sang-froid.

Sergent SALAH BEN FREDJ BEN MANSOUR KELIFA, 4^e tirailleurs algériens : s'est fait remarquer depuis le début de la campagne par son courage et son énergie au cours des combats des 9, 10 et 11 mai. A donné à tous le plus bel exemple de sang-froid et de bravoure.

Adjudant-chef DEBRIS, 7^e tirailleurs algériens : a fait preuve de décision et d'énergie et, par son initiative, a contribué vigoureusement à repousser une contre-attaque allemande, le 10 mai, en servant une mitrailleuse démontée.

Sergent TRAIDA MOHAMED OULD KADDOUR, 7^e tirailleurs indigènes : excellent sous-officier qui a fait toute la campagne avec un entrain remarquable. Le 9 mai, a brillamment conduit ses hommes à l'attaque et à la poursuite de l'ennemi jusqu'à l'objectif indiqué.

Caporal LADJALI AKLI BEN MOHAMED, 7^e tirailleurs algériens : le 10 mai, au cours d'une violente contre-attaque, a par son sang-froid, son mépris du danger et son initiative heureuse, réussi à refouler des Allemands qui avaient envahi la tranchée, tirant d'enfilade sur les défenseurs. Avec une audace incroyable, aidé d'un tirailleur, s'est élancé sur les Allemands et les a mis en fuite.

Tirailleur TABET MANSOUR OULD MOHAMED, 6^e tirailleurs indigènes : vigoureux soldat qui a fait preuve d'une grande bravoure et d'un grand sang-froid admirable à l'attaque du 9 mai. Ses officiers et gradés ayant été mis hors de combat, a pris le commandement de sa section et a contribué à la poursuite de l'ennemi.

Légionnaire SWIRSKI, 1^{er} étranger : engagé pour la durée de la guerre. Blessé le 30 novembre 1914 aux tranchées de première ligne,

est revenu au front à peine guéri. Blessé une seconde fois le 8 février 1915, a demandé à ne pas être évacué et est resté à son poste. Blessé de nouveau au combat du 9 mai, n'a pas quitté les rangs et ne s'est fait soigner que le soir après l'action. A donné ainsi à ses camarades un magnifique exemple d'énergie et de ténacité au feu.

Légionnaire BRZICKY, 1^{er} étranger : excellent sujet, engagé pour la durée de la guerre. Le 9 mai, a montré beaucoup de courage pendant l'attaque des ouvrages ennemis. A combattu avec une extrême énergie et a risqué sa vie pour sauver celle d'un camarade blessé sur le point de tomber aux mains de l'ennemi.

Légionnaire NERVI, 2^e de marche au 1^{er} étranger : engagé pour la durée de la guerre. Blessé dans l'après-midi du 9 mai, a repris immédiatement sa place dans le rang, après un pansement sommaire, et a combattu toute la nuit et toute la journée suivantes. Le lendemain 10 mai, vers 17 heures, a transporté sous le feu, au poste de secours, son adjudant grièvement blessé, puis est revenu aussitôt sur la ligne de feu où il est resté jusqu'à ce que sa section y fût relevée. A demandé à pas être évacué.

Légionnaire VALVERDE, 2^e de marche au 1^{er} étranger : engagé pour la durée de la guerre. Le 9 mai, a abordé courageusement un élément de tranchée ennemie de première ligne demeuré à peu près intacte malgré le bombardement de notre artillerie ; a fait preuve du plus grand sang-froid en descendant dans cette tranchée où il a tué successivement deux Allemands et capturé deux autres qu'il a remis à une compagnie de soutien. A ensuite rejoint immédiatement sa section au combat et s'est battu énergiquement jusqu'à la fin de l'action.

Brigadier POIRCUITTE, 2^e batterie coloniale du Maroc : a assuré les communications téléphoniques de sa batterie en réparant les lignes sur un terrain fortement battu par les balles de l'infanterie ennemie ; légèrement blessé d'un éclat d'obus a continué à assurer son service sans se faire panser.

Caporal COCHIN, 7^e génie : le 9 mai a donné de nouvelles preuves de son courage et de son sang-froid en entraînant son escouade à l'assaut des tranchées allemandes ; a tué un sous-officier qui le mettait en joue et a fait à lui seul six prisonniers. Déjà cité à l'ordre de la division le 9 mars.

Sergent GEEL, 21^e section d'infirmeries : s'est prodigué, pendant les journées des 9, 10, 11 et 12 mai, et a montré une énergie remarquable. A été un précieux auxiliaire et a pris une large part à l'évacuation rapide des blessés.

Caporal BEVILLARD, 97^e d'infanterie : blessé de deux balles, est resté sur la ligne de feu, plantant à chaque bond en avant le fanion rouge qui marquait l'emplacement de la ligne. A tué deux Allemands de sa main, étant en patrouille. N'a cessé ensuite de soutenir le moral de ses camarades par sa bonne humeur. A assuré plusieurs liaisons dans des circonstances dangereuses ; n'a quitté le front qu'après avoir été blessé une troisième fois par un éclat d'obus. Blessé grièvement au mois de septembre.

Adjudant VALLIER, 159^e d'infanterie : s'est dépensé avec le plus grand courage au cours des journées des 9 et 10 mai ; sous un feu violent d'artillerie lourde, a réussi à empêcher par le tir de son peloton de mitrailleurs le débouché d'une contre-attaque allemande. Blessé, n'a abandonné son commandement qu'après avoir rendu compte de la situation à son commandant de compagnie.

Sergent AMADOU BOUZIANE OULD MOHAMED, 7^e de tirailleurs indigènes : vieux serviteur, ayant payé de sa personne en maintes circonstances. A montré, le 9 mai, un sang-froid et un courage remarquables.

CITATIONS

(Suite.)

Lieutenant LAGRANGE, 282^e d'infanterie : officier réunissant toutes les qualités d'un lieutenant commandant de compagnie. Déjà cité à l'ordre du 2^e groupe de divisions après une conduite au feu au-dessus de tout éloge dans plusieurs combats ; a été tué en entraînant sa section le sabre à la main.

Lieutenant VUILLERMET, 282^e d'infanterie : officier d'un rare mérite. Blessé une première fois ; tombé le fusil à la main en entraînant sa section à la baïonnette.

Lieutenant LAPORTE, 282^e d'infanterie : officier rempli d'énergie et d'entrain qu'il savait communiquer à ses hommes. Déjà cité à l'ordre du groupe de divisions ; est tombé en entraînant sa section à l'assaut.

Lieutenant CHANTRELLE, 282^e d'infanterie : n'ayant pris le commandement de sa compagnie que depuis la veille au soir, l'a fait sortir des tranchées pour repousser une violente contre-attaque de nuit faite par l'ennemi. A été mortellement blessé en entraînant à la charge.

Sous-lieutenant HEISZLER, 282^e d'infanterie : au cours de la campagne, a toujours fait preuve du plus grand sang-froid et de la plus entière abnégation. Lors d'une contre-attaque de nuit, blessé au pied, s'est néanmoins armé d'un fusil. A été mortellement atteint en entraînant sa section hors de la tranchée.

Soldats REINE, DUBOIS, ROSSIGNOL, GIRARDIN, LANGLOIS, LEROY, DUESNE, RIQUIN, MILLER, 282^e d'infanterie : au cours d'une attaque à la baïonnette, se sont trouvés séparés de leur compagnie à quinze mètres d'une tranchée ennemie ; avec un détachement qui s'y est fortifié, y ont résisté à de violentes contre-attaques pendant deux jours et trois nuits. Sont tombés au cours de la lutte.

Capitaine BLAREZ, 282^e d'infanterie : sur un terrain conquis le jour même aux Allemands et par conséquent, sans organisation défensive, a pris le commandement du bataillon au cours d'une violente contre-attaque. Celle-ci repoussée, a tracé et organisé avec une compétence supérieure les ouvrages qui ont assuré la possession définitive du terrain. A été blessé, le 31 mai, pendant un bombardement des plus intenses.

Soldat BERGE, 170^e d'infanterie : est monté sur le parapet de la tranchée conquise pour encourager ses camarades et les appeler à l'aide. A ensuite assuré le ravitaillement en grenades dans des conditions difficiles, et n'a pas hésité, pour faire ce travail, à se débarrasser, sous un feu violent et en terrain découvert, des vêtements qui le gênaient dans ce mouvement. A été blessé au cours de l'action.

Soldat BARDOL, 170^e d'infanterie : a aidé avec un dévouement au-dessus de tout éloge à boucher un boyau ennemi. Blessé grièvement aux deux bras au cours de ce travail, a dit : « J'ai fait mon devoir, cela m'est égal. »

Sergent-major BLANDIN, 170^e d'infanterie : a entraîné sa section à l'assaut d'une tranchée ennemie avec un élan irrésistible ; a contribué au succès de sa compagnie en s'emparant d'une position occupée par une mitrailleuse. N'a cessé toute la journée et toute la nuit de veiller avec un mépris réel du danger à l'organisation de la tranchée conquise. A été grièvement blessé le lendemain de l'attaque.

Caporal GATIGNOL, 170^e d'infanterie : le 25 mai, a entraîné brillamment ses hommes à l'assaut d'une tranchée ennemie. Avec une énergie sans pareille et un très grand courage, a contribué à harceler l'ennemi dans les boyaux en encourageant ses hommes jusqu'à l'instant où il fut grièvement blessé.

Sous-lieutenant DUPANLOUP, 170^e d'infanterie : très belle conduite au feu. A fait preuve de réelles qualités militaires au cours du combat du 25 mai, en entraînant sa fraction à l'assaut de la tranchée ennemie. A été blessé mortellement.

Sous-lieutenant BOURQUIN, 170^e d'infanterie : a entraîné brillamment sa compagnie à l'assaut d'une tranchée ennemie sous un feu violent de mitrailleuses et sous un bombardement intense. Est resté à la tête de sa compagnie malgré une première blessure

jusqu'au moment où il a été très grièvement blessé.

Sous-lieutenant ABEL, 170^e d'infanterie : a pris le commandement de sa compagnie après la mort du commandant de cette unité. A été tué après s'être emparé d'une tranchée allemande soumise au feu le plus violent de l'artillerie.

Lieutenant BONNEAU, 170^e d'infanterie : a conduit brillamment sa compagnie à l'attaque d'une tranchée allemande. A pris cette tranchée sous un feu d'artillerie des plus violents et a été tué.

Sergent REBOUL, tirailleurs algériens : a supporté dans la même journée, auprès de sa mitrailleuse, deux bombardements par l'artillerie lourde qui, en fin de compte, ont mis toute la section hors de combat, détruisant une pièce, tuant sept hommes et en blessant quatre. N'a pensé qu'à rester à son poste, a sauvé les hommes ensevelis et a prodigué aux rares survivants restés debout, les marques les plus touchantes de sollicitude pour maintenir leur moral à hauteur de la situation.

Lieutenant FRANÇOIS, 5^e d'artillerie : calme, courageux, intelligent, a rendu les plus grands services tant comme observateur aux tranchées de première ligne qu'à la batterie de tir. Mortellement blessé, le 3 juin, à son poste de combat ; profondément atteint au bras, une jambe emportée, a tenu à régler tous les détails de son service, donnant en cette circonstance un exemple magnifique d'énergie physique et morale. Décédé le 4 juin.

Capitaine FEGE, compagnie du génie 9/4 : officier d'une bravoure remarquable qui a fait preuve, depuis le début de la campagne, des plus belles qualités militaires. Tombé glorieusement, mortellement frappé à l'attaque du 25 mai, au moment où, sans souci du danger, il disposait des travailleurs pour exécuter une tranchée sous un bombardement extrêmement violent.

Sous-lieutenant SCHERER, compagnie 9/3 du génie : a fait preuve, à l'attaque du 25 mai, d'une énergie et d'un courage remarquables. A mis des travailleurs en chantier sous un bombardement extrêmement violent. Blessé, a continué à assurer le commandement de sa troupe jusqu'au moment où il est tombé glorieusement, mortellement frappé d'une nouvelle blessure.

Sergent REDUREAU, compagnie 9/4 du génie : à l'attaque du 25 mai, a entraîné ses hommes à l'assaut de la tranchée allemande, pour remplir la mission qui lui avait été assignée. Est venu rendre compte, sous un feu d'artillerie extrêmement violent, de l'exécution de son travail, et est tombé glorieusement.

Caporal NOYER, compagnie 9/4 du génie : à l'attaque du 25 mai, est entré l'un des premiers dans la tranchée allemande, a organisé immédiatement le secteur qui lui avait été indiqué. Frappé mortellement par un éclat d'obus, a donné au moment de sa mort, le plus bel exemple de courage en présence de ses camarades.

Lieutenant COLIN, 1^{er} de marche de spahis : commandant d'un peloton de spahis à l'attaque du 25 mai, s'est élancé à la tête de ses hommes en leur donnant l'exemple du courage et du mépris du danger, alors que les Allemands couvraient d'obus l'objectif désigné. Mortellement frappé, a donné l'ordre à ses hommes de continuer l'attaque, a expiré quelques minutes après.

Maréchal des logis AUMONT, 1^{er} de marche de spahis : son officier de peloton étant tombé mortellement frappé au cours de l'attaque du 25 mai, a entraîné au delà de la deuxième ligne allemande tout son groupe d'attaque jusqu'au moment où, splendide d'entrain et de bravoure, il est tombé glorieusement à son tour en traversant les fils de fer de la troisième ligne allemande.

Brigadier MORATIN, 1^{er} de marche de spahis : à l'attaque du 25 mai, a entraîné par son exemple, sous le feu le plus violent, les hommes de son groupe d'attaque à l'assaut des lignes allemandes, jusqu'au moment où il est tombé glorieusement frappé d'une balle au front.

Brigadier ZEMORI, 1^{er} de marche de spahis : à l'attaque du 25 mai, a donné à ses hommes le plus bel exemple de courage et de mépris du danger en les entraînant sous un feu d'artillerie des plus violents jusqu'à la deuxième ligne allemande où il est tombé

glorieusement, mortellement frappé d'un éclat d'obus.

Brigadier LIBOLD, 4^e spahis : le 25 mai, à l'attaque d'un ouvrage allemand, s'est élancé vaillamment à la baïonnette, a tué de sa main un officier ; entouré par des ennemis, a été tué glorieusement après une lutte désespérée.

Maréchal des logis AHMED BEN SLIMAN, 1^{er} spahis de marche : vieux soldat, rengagé pour la durée de la guerre, a dans l'attaque du 25 mai, entraîné ses hommes avec le plus grand courage. Blessé grièvement au côté et au bras droit, est resté à son poste, ne cessant d'encourager tout son monde au combat.

Brigadier CAUSSAN, 4^e spahis : à l'attaque du 25 mai contre un ouvrage allemand, s'est élancé à la baïonnette entraînant ses hommes dans un magnifique élan. A été glorieusement tué dans les fils de fer des tranchées ennemies de deuxième ligne.

LE 3^e BATAILLON DU 68^e D'INFANTERIE : le 25 mai, sous l'impulsion énergique de son chef de bataillon le commandant POTRON, s'est emparé d'un ouvrage allemand fortement organisé et vaillamment défendu. S'y est maintenu pendant quarante-huit heures malgré un bombardement très violent, défendant le terrain pied à pied contre de nombreuses contre-attaques allemandes qui lui ont fait éprouver de fortes pertes.

LE 1^{er} BATAILLON DE CHASSEURS A PIED : commandé et entraîné par son chef de bataillon le commandant SOMON avec une admirable maîtrise, s'est, le 25 mai, emparé d'un ouvrage allemand très fortement organisé et très vaillamment défendu. S'y est maintenu trois jours malgré un bombardement intense et des contre-attaques incessantes. Attaque de trois côtés par des forces très supérieures, a défendu le terrain pied à pied malgré des pertes sensibles, et est arrivé à se maintenir au saillant de l'ouvrage.

Chasseur MOOG, 57^e bataillon de chasseurs : le 12 mai 1915, blessé d'une balle au bras, a demandé à ne pas être évacué pour continuer à faire son service. Le 13 mai, sa compagnie se trouvant engagée dans un bois, et une fusillade intense se produisant en avant de l'aile gauche sans qu'on puisse déterminer si ce feu provenait de fractions allemandes ou françaises, s'est proposé comme patrouille leur volontaire et, après un parcours dangereux dans un taillis épais occupé par des groupes de tirailleurs ennemis, a pris contact avec la ligne allemande et a rapporté des renseignements précis sur son emplacement.

Adjudant MESNARD, 60^e bataillon de chasseurs : sous-officier très sérieux, très consciencieux, précieux pour son commandant de compagnie, a fait ses preuves aux colonies ; s'est affirmé dans la campagne actuelle comme un sous-officier en qui on peut avoir toute confiance, fanatique, dévoué, débrouillard. A été blessé le 24 septembre 1914.

Sergent DELOERME, 61^e bataillon de chasseurs : gradé d'une énergie extraordinaire s'est distingué depuis le début de la campagne dans toutes les circonstances difficiles. Le 9 mai, a chargé d'une façon remarquable à la tête de sa troupe sur les tranchées allemandes.

Adjudant BLANCHARD, 97^e d'infanterie : en campagne depuis le 27 août, a pris part à toutes les opérations auxquelles le régiment a assisté depuis cette époque. S'est particulièrement distingué au combat du 9 mai 1915 où, blessé pour la troisième fois d'un éclat d'obus, il s'est fait panser sur place et a rejoint aussitôt le commandant du bataillon pour reprendre la direction du groupe des agents de liaison.

Adjudant GUILLOT, 97^e d'infanterie : après avoir brillamment enlevé sa section, a organisé une fraction du secteur. Dans la nuit du 10 au 11 mai, a brisé l'élan de six contre-attaques allemandes, alors que sa tranchée était prise d'enfilade par une mitrailleuse ennemie. A fait montre, au cours de ces actions, d'un courage sans égal.

Sergent OLANIER, 159^e d'infanterie : très belle conduite à l'affaire du 9 mai, au cours de laquelle plus de trois kilomètres de terrain ont été enlevés à l'ennemi. A fait l'admiration de ses hommes sur lesquels il exerce un ascendant très grand. Avait déjà été blessé au mois d'octobre et avait demandé à ne pas être évacué.

Soldat ZEMOUR, 159^e d'infanterie : s'est déjà distingué au Maroc. Chargé de vider un

tranchée allemande déjà prise, a accompli sa mission avec le plus grand courage, faisant place nette sur son passage, et tuant de sa main de nombreux ennemis.

Sergent MAGNE, 4^e génie : depuis le début de la campagne a toujours fait preuve de zèle et de dévouement. A l'attaque du 9 mai 1915, a entraîné fougueusement sa demi-section à l'assaut et a tué de sa main dans la tranchée ennemie plusieurs Allemands qui se défendaient à coups de grenades. Excellent sous-officier. S'était déjà signalé au combat du 25 octobre 1914.

Adjudant-chef COSTANTINI, 8^e zouaves de marche : les 9, 10 et 11 mai 1915, adjudant de bataillon, agent de liaison, a constamment accompli sa mission sur un terrain haché de balles et d'obus, avec un mépris absolu du danger qui a suscité l'admiration de tous et a puissamment contribué à enflammer le moral des hommes.

Adjudant BRUNET, 159^e d'infanterie : sur le front depuis le début de la campagne. Le 9 mai, a brillamment enlevé sa section à l'assaut des tranchées ennemies. A été blessé en y arrivant.

Sergent HUZET, 159^e d'infanterie : gradé énergique et valeureux. Très belle conduite au feu. A été blessé le 9 mai, en se portant à l'attaque des tranchées ennemies.

Soldat CHAIX, 159^e d'infanterie : admirable au feu, très grièvement blessé, a refusé de se laisser panser le premier. Modèle de courage et de dévouement.

Adjudant JAILLETTE, 226^e d'infanterie : entendant exploser une mine, s'est porté vivement dans la tranchée de première ligne pour encourager ses hommes et se rendre compte de la situation. A été blessé par l'explosion d'une seconde mine.

Adjudant de la PORTE DES VAUX, 226^e d'infanterie : chef de section, véritable entraîneur d'hommes qui s'est présenté volontairement à plusieurs reprises pour conduire la nuit, des patrouilles jusqu'aux tranchées ennemies. A rapporté des renseignements intéressants. A été blessé sérieusement en regagnant nos lignes.

Adjudant BRANDON, 237^e d'infanterie : a fait preuve pendant l'attaque du 10 mai d'une énergie remarquable. A été blessé en entraînant sa section sous un feu violent de mitrailleuses.

Médecin auxiliaire HAYET, 237^e d'infanterie : a fait preuve d'un sang-froid et d'un courage merveilleux en allant à deux reprises sous les balles et les obus panser des officiers grièvement blessés en un endroit dangereux, difficile à aborder. A été légèrement blessé par des éclats d'obus.

Médecin auxiliaire KELLER, 279^e d'infanterie : nuit et jour à l'œuvre, prodiguant ses soins aux hommes des corps voisins, quand son régiment n'est pas engagé, son zèle ne redoute ni fatigue ni dangers. A été, à plusieurs reprises, dans des endroits très exposés, panser des blessés que les brancardiers ne pouvaient aller chercher avant la nuit.

Soldat FOURNIER, 360^e d'infanterie : s'est présenté comme volontaire pour enlever de vive force trois mitrailleuses en plein jour. A pleinement réussi dans cette opération et fait, de sa main, quinze prisonniers.

Adjudant ELOY, 360^e d'infanterie : très belle attitude au feu, blessé très grièvement en entraînant sa section sous un feu violent. Avait déjà été blessé une première fois antérieurement.

Sergent ELOY, 360^e d'infanterie : au cours de la journée du 12 mai, sa compagnie occupant un bois, a été commandée avec six hommes pour exécuter une patrouille dans la direction de l'ennemi. Au cours de cette patrouille est arrivé devant une tranchée occupée par un peloton allemand. A réussi à la tourner et, par une action violente, a chassé l'ennemi de ses positions en faisant trente prisonniers dont deux officiers et trois sous-officiers.

Adjudant CONTANT, 42^e bataillon de chasseurs : son commandant de compagnie ayant été tué pendant l'attaque des tranchées ennemies, a pris le commandement et entraîné la compagnie à l'assaut d'un village, contribuant pour beaucoup à la prise de celui-ci.

Sergent fourrier SARRAZIN, 42^e bataillon de chasseurs : étant envoyé comme agent de liaison porter un ordre dans un village tenu en partie par l'ennemi, a pris le commandement d'une section privée de son chef et l'a portée en avant. Blessé grièvement au cours de cette attaque.

Adjudant GROSS, 44^e bataillon de chasseurs : est parti à l'attaque avec la compagnie de première ligne. A sauté dans la tranchée ennemie, luttant corps à corps avec quatre Allemands qu'il a abattus à coups de revolver. A mis aussitôt en batterie sa section de mitrailleuses dont le tir a permis de maintenir les positions conquises en arrêtant toutes les contre-attaques de l'ennemi.

Claire BOISSEAU, 57^e bataillon de chasseurs : type du soldat brave et dévoué. Déjà cité à l'ordre du corps d'armée. Le 11 mai, sa compagnie étant alertée par des hommes de différents corps qui se repliaient en désordre, sauta sur le parapet de la tranchée sans en avoir reçu l'ordre, mû par les seuls instincts de son courage et de son sentiment du devoir, et s'avança baïonnette au canon vers le point du terrain le plus élevé. Est revenu ensuite rendre compte qu'aucun ennemi n'était en vue. Son geste accompli sous le sifflement des balles, contribua à maintenir l'ordre et le calme. A été blessé au cours de la journée du 11 mai.

Adjudant-chef SADIÉ, 60^e bataillon de chasseurs : sous-officier d'un grand mérite qui, vigoureux, plein d'entrain et animé d'un excellent esprit, s'acquittait des différentes fonctions de son grade avec un zèle et un dévouement exemplaires. A été blessé grièvement, le 9 mai 1915, au moment où il se levait pour rectifier le tracé d'une tranchée. Avait déjà été blessé deux fois le 22 septembre 1914.

Chasseur LACROIX, 61^e bataillon de chasseurs : depuis le début de la campagne, remplit avec un brio extraordinaire l'emploi d'agent de liaison. Gai, exubérant, a toujours le mot pour rire dans les moments les plus critiques. Le 9 mai, étant cycliste du commandant, a sauté des tranchées, la carabine en bandoulière et a crié : « En avant ! ».

Canonier GAGNON, 45^e d'artillerie : ayant été grièvement blessé pendant l'exécution d'un tir, a montré un courage admirable et beaucoup de sang-froid, donnant ainsi à ses camarades un bel exemple d'énergie et d'endurance.

Maréchal des logis LAFORGE, 60^e d'artillerie : le 9 mai 1915, a été grièvement blessé en assurant la liaison de son groupe avec les éléments de première ligne les plus avancés pendant leur progression à travers les tranchées ennemies.

Sergent MARÉCHAL, 4^e génie : parti le 9 mai 1915, en tête d'une colonne d'attaque, a sauté l'un des premiers dans la tranchée allemande, s'est emparé d'une mitrailleuse. Resté seul comme gradé, a organisé immédiatement la tranchée conquise et a fait établir les communications vers nos lignes.

Sapeur ÉTIENNE, 8^e génie : a toujours donné l'exemple du plus grand dévouement et du plus grand courage. Très grièvement blessé en exerçant, sous un bombardement violent, ses fonctions de téléphoniste.

Légionnaire BLANCHARD, 2^e de marche du 1^{er} étranger : vieux légionnaire ayant de beaux états de service. Blessé gravement à la tête par un éclat d'obus, le 31 décembre 1914, a demandé à retourner sur le front avant sa complète guérison. S'offre toujours comme volontaire pour remplir les missions difficiles et donne constamment à ses camarades l'exemple du plus grand dévouement. S'est fait remarquer par son ardeur au cours de l'attaque du 9 mai.

Soldat ZITOUNI OULD MHAMED BEN LAKDAR, 7^e tirailleurs indigènes : brave soldat qui, à l'attaque des tranchées allemandes, le 9 mai, a déployé un courage et une ardeur des plus rares. A la baïonnette, a fait de terribles ravages parmi les Allemands et a contribué à les mettre en fuite.

Tirailleur BOUAKLECHE OULD ABDEL KADER, 7^e tirailleurs indigènes : le 9 mai, poursuivant l'ennemi avec un entrain irrésistible, est entré dans un village, à 5 kilomètres du point de départ de l'attaque. Blessé, put néanmoins rejoindre nos lignes.

Sergent GOUSSET, 8^e de marche de zouaves : commandant un poste de liaison soumis à un feu très violent de l'ennemi, s'y est maintenu toute la journée du 11 mai. Le 10 au soir, avec une patrouille de 10 hommes avait attaqué et bousculé un petit poste allemand. Coutumier des actes de bravoure, le 28 août avait ramené sur son dos son adjudant blessé, le 31 août avait sauvé son capitaine blessé ; le 26 septembre avait entraîné avec 5 hommes un canon qui allait tomber aux mains de

l'ennemi. A été blessé d'un éclat d'obus le 27 septembre.

Maréchal des logis BARTHE, 4^e groupe d'une division : excellent sous-officier d'un dévouement à toute épreuve. A rempli pendant les journées des 9, 10 et 11 mai les fonctions d'agent de liaison du commandant du groupe, avec une activité et une hardiesse dignes de tout éloge. Très grièvement blessé le 11 mai en portant un ordre à l'une des batteries (éclat d'un obus lourd à la jambe droite), a montré à ce moment un courage qui a fait l'admiration de tous.

Caporal VACHERAND, 7^e génie : excellent serviteur à tous égards. Déjà cité à l'ordre de l'armée. Le 9 mai, a reçu deux blessures en enlevant son escouade à l'assaut d'une tranchée allemande.

Maitre pointeur NOCODIE, 30^e d'artillerie : excellent soldat qui a donné de nombreuses preuves de son courage et de son énergie. Ayant eu la main emportée par un obus pendant qu'il servait sa pièce, n'a pas proféré une plainte et a exhorté ses camarades à continuer le tir. Avait été blessé en septembre.

Soldat SOUNIE, 25^e territorial d'infanterie : blessé très grièvement au bras gauche par un éclat d'obus, a subi l'amputation de ce bras. A eu une deuxième blessure au pied.

Capitaine LE BLEU, état-major d'une brigade d'infanterie : a montré, en toutes circonstances, dans l'exécution de reconnaissances d'état-major, le plus parfait mépris du danger. Le 14 juin 1915, en observation aux tranchées, a été atteint par trois éclats d'obus, dont deux l'ont blessé grièvement.

Soldat TASSIN, 360^e d'infanterie : s'est présenté comme volontaire pour enlever de vive force trois mitrailleuses en plein jour ; a pleinement réussi dans cette opération.

Chasseur CHERAULT, 42^e bataillon de chasseurs : chasseur intrépide qui s'est signalé plusieurs fois dans quatre jours de combats successifs, notamment en enlevant, avec un groupe de volontaires, un fortin contenant deux mitrailleuses.

Caporal DHE, 360^e d'infanterie : s'est présenté comme volontaire pour enlever de vive force trois mitrailleuses en plein jour. A pleinement réussi, ce qui a permis la reprise du mouvement en avant du bataillon et contribué à la reddition de nombreux prisonniers.

Adjudant MATHIEU, 237^e d'infanterie : sous-officier modèle, d'une bravoure et d'une énergie à toute épreuve, qui s'est particulièrement distingué au combat du 11 mai en dirigeant sa section avec le plus grand calme sous un feu intense de mitrailleuses.

Adjudant MAZZA, 44^e bataillon de chasseurs : sous-officier énergique et plein d'entrain, venu comme volontaire de la légion de la garde républicaine ; ne cesse depuis son arrivée au bataillon de faire preuve de courage et de sang-froid. Déjà cité à l'ordre de la division pour sa belle conduite dans différentes affaires. Vient encore de se signaler au cours de l'attaque du 9 mai, en entraînant sa section à l'assaut des tranchées allemandes.

Adjudant GILLET, 44^e bataillon de chasseurs : excellent sous-officier ; a fait preuve de la plus grande bravoure depuis le commencement de la campagne et vient encore de se signaler à la tête de sa section lors de l'attaque du 9 mai.

Adjudant CHARLES, 42^e bataillon de chasseurs : s'est porté en avant sous le feu, à la tête de sa section de mitrailleuses, dans des circonstances très difficiles. A fait preuve du plus grand courage et de la plus belle énergie et a permis d'arrêter une contre-attaque ennemie.

Adjudant-chef SALDUCCI, 279^e d'infanterie : a fait preuve pendant l'attaque du 12 mai, d'un grand courage, entraînant et maintenant ses hommes sur les dernières positions conquises à l'ennemi.

Adjudant-chef HERBELOT, 279^e d'infanterie : très bon adjudant-chef digne d'éloges. Grièvement blessé le 25 août, est revenu à peine guéri reprendre avec une nouvelle ardeur le commandement de sa section qu'il exerce avec la plus grande autorité. A, par son énergie, maintenu le 13 mai sa section sous un bombardement des plus violents et meurtriers.

Adjudant-chef PARISEL, 44^e bataillon de chasseurs : a été grièvement blessé en entraînant sa section à l'assaut d'une tranchée ennemie de deuxième ligne. Très bon adjudant-chef.

Aspirant ROSENAU, 24^e d'infanterie : recevant le baptême du feu, a entraîné dans un grand élan sa troupe en avant ; est tombé mortellement frappé à la tête de sa section.

Sergent MÉLIAN, 24^e d'infanterie : sous-officier d'élite, d'une bravoure et d'une énergie remarquables. A pris le commandement de la section au moment où son officier tombait et a été lui-même frappé mortellement en poursuivant l'attaque.

Lieutenant-colonel DE TURENNE, 205^e d'infanterie : brillant officier supérieur. A eu une part personnelle importante dans les combats du 30 mai au 4 juin, au cours desquels il a, avec à-propos, déclenché des attaques qui ont abouti à la conquête d'une importante position ennemie.

Lieutenant KEREVEUR, 205^e d'infanterie : capitaine au long cours, mobilisé volontaire, s'est révélé officier d'infanterie de grande valeur. Le 30 mai, a pris d'assaut une barricade ennemie puissamment organisée, s'y est maintenu malgré un violent bombardement d'artillerie lourde. Le 1^{er} juin, s'étant emparé d'une nouvelle barricade, a pénétré ainsi avec sa compagnie au cœur d'une position fortifiée.

Sous-lieutenant FEREMBACH, 205^e d'infanterie : a chargé en tête de sa section, à l'assaut du 30 mai, sur une tranchée ennemie fortement organisée. Arrivé le premier, a lutté, revolver en main, et dirigé un violent combat de grenades. Est tombé la mâchoire fracassée, et, malgré sa blessure, a continué à commander jusqu'à épuisement de ses forces.

Sergent PAGNY, 205^e d'infanterie : grenadier remarquable. A fait preuve d'une ardeur inépuisable dans un combat de grenades, au cours duquel il a été grièvement blessé. Tombé entre les mains de l'ennemi, a pu être délivré le lendemain.

Sergent PEGOURIE, 205^e d'infanterie : blessé une première fois, a refusé de se faire évacuer et a continué, au mépris de ses souffrances, à entraîner ses hommes jusqu'à ce qu'il ait été blessé une seconde fois.

Soldat COLINET, 205^e d'infanterie : ayant été blessé en pénétrant dans les tranchées allemandes, n'en a pas moins continué à poursuivre vigoureusement l'ennemi jusqu'au moment où il a été frappé à mort.

Sous-lieutenant TALAMON, 205^e d'infanterie : blessé au pied par un éclat d'obus quelques instants avant l'attaque, a tenu à garder le commandement de sa section et à la conduire à l'assaut des tranchées allemandes ; assaut au cours duquel il a reçu deux balles dans la tête.

Soldats PRINGAULT et GROLLIER, 205^e d'infanterie : ont attaqué à coups de grenades les servants d'une mitrailleuse allemande et se sont emparés de la pièce.

Capitaine FRACHON, 236^e d'infanterie : désigné pour prendre le commandement d'un bataillon au moment où celui-ci s'engageait, s'est porté en avant jusqu'aux compagnies de première ligne, sous un feu violent, pour prendre personnellement la direction de l'attaque. Est tombé mortellement atteint.

Lieutenant DE LONGUEMAR, 236^e d'infanterie : son capitaine étant blessé, a pris sous le feu le commandement de sa compagnie et pendant trois jours et trois nuits a tenu tête avec un sang-froid et une énergie rares aux assauts répétés des Allemands. A été tué par un obus.

Sous-lieutenant ANDRIEU, 236^e d'infanterie : est parti à l'attaque d'une tranchée allemande avec un calme admirable, entraînant magnifiquement sa section. Arrivé à quelques mètres de la tranchée, a tiré son sabre en criant : « En avant ! Vive la France ! » et est tombé face à l'ennemi.

Aspirant LEREUGANS, 236^e d'infanterie : à peine âgé de 18 ans, a entraîné à l'assaut une section composée en majeure partie de territoriaux, en leur criant : « Allons ! mes vieux papas, vous n'allez pas laisser votre enfant mourir tout seul ! » Est tombé mortellement frappé en abordant les tranchées ennemies.

Sergent DUVAL, 236^e d'infanterie : le 31 mai, a résisté à une attaque de nuit faite par les Allemands au moyen de grenades. Obligé de reculer, a rassemblé ses hommes et n'a cédé le terrain que pied à pied ; serré de trop près, a tué deux Allemands à la baïonnette ; ayant été soutenu, s'est élancé de nouveau sur l'ennemi et a été blessé à la tête par une balle.

Soldat MARTINEAU, 236^e d'infanterie : d'une bravoure qui fait l'admiration de tous ses

camarades. Le 30 mai, au cours de l'attaque des tranchées allemandes, s'est porté jusqu'aux fils de fer ennemis et n'a pu regagner les lignes françaises qu'à la nuit tombante et en rampant. Est retourné à plusieurs reprises, sous une violente fusillade, en avant de la tranchée et a réussi à ramener sept de ses camarades blessés.

Lieutenant MUTEI, 319^e d'infanterie : blessé le 1^{er} juin d'une balle à la tête, n'est allé se faire panser que sur l'ordre du commandant du régiment et est revenu prendre aussitôt après le commandement de sa compagnie. A été blessé une deuxième fois à l'attaque d'une tranchée allemande.

Médecin auxiliaire LANTUEJOL, 319^e d'infanterie : a été blessé le 30 mai en passant la visite dans les tranchées de première ligne ; a refusé d'être évacué et a continué son service ; blessé une seconde fois quatre heures plus tard, ne s'est laissé évacuer que sur l'ordre formel de son chef de bataillon. A repris son service au régiment quelques jours plus tard sans être complètement guéri.

Soldat CHAUDELONDE, 319^e d'infanterie : le 30 mai, à l'attaque des tranchées ennemies, a fait preuve d'un courage remarquable en poursuivant avec une grande témérité, à coups de grenades, dans les boyaux et les abris, les ennemis qui s'y trouvaient ; blessé légèrement, n'a cessé de lutter que lorsqu'il a été blessé à nouveau grièvement.

Chef de bataillon RAT, 319^e d'infanterie : du 31 mai au 4 juin, sous un feu extrêmement violent de grosse artillerie, a dirigé nuit et jour les attaques de la première ligne du régiment à travers un dédale de boyaux et de tranchées ; a pu ainsi progresser de plusieurs centaines de mètres, s'emparer de trois lignes de tranchées allemandes et faire des prisonniers.

Sous-lieutenant GUILLEMIN, 224^e d'infanterie : s'est héroïquement porté, à la tête de sa compagnie, à l'attaque des tranchées allemandes au combat du 5 juin. Est tombé mortellement blessé en disant : « On ne recule pas devant l'ennemi. »

Lieutenant-colonel CHARPENTIER, 224^e d'infanterie : déjà blessé le 11 septembre, a conservé son commandement et s'est distingué, pendant les combats des 3 et 4 juin, par sa bravoure personnelle et l'entrain qu'il a su donner sous le feu à son régiment. A été mortellement blessé à son poste de combat.

Soldat RAUD, 329^e d'infanterie : le 1^{er} juin, pendant une attaque, ayant découvert dans un élément de tranchée 10 Allemands armés, se précipita seul sur eux, baïonnette au canon. Grâce à son sang-froid, à son attitude héroïque et courageuse, décida le groupe ennemi à se rendre sans résistance, les désarma et les ramena à sa section.

Lieutenant BARTOLI, 329^e d'infanterie : s'est porté en avant, avec une fraction de sa compagnie, pour occuper une tranchée ennemie ; blessé à la tête, a conservé le commandement de son unité. Est descendu le premier dans le blockhaus allemand où, avec l'aide de trois hommes, il a fait plusieurs prisonniers, dont un officier. N'a songé à se faire panser qu'après l'engagement terminé.

Lieutenant DESMARRÉS, 23^e d'infanterie : malgré un feu violent d'infanterie et d'artillerie, a porté sa compagnie dans les tranchées de première ligne qu'il avait l'ordre d'occuper et a été tué au moment où il disposait sa troupe pour l'attaque.

Lieutenant FITTE, 23^e d'infanterie : donnant à tous l'exemple de l'énergie et de la bravoure, a maintenu sa compagnie pendant trente-six heures dans une tranchée complètement bouleversée par le feu de l'artillerie allemande et a résisté toute une nuit aux attaques répétées d'un adversaire très supérieur en nombre.

Sous-lieutenant AUBRIOT, 23^e d'infanterie : malgré un feu violent d'infanterie et d'artillerie, a porté sa section dans les tranchées de première ligne qu'il avait l'ordre d'occuper et a été tué au moment où il disposait sa troupe pour l'attaque.

Sous-lieutenant MORIZE, 23^e d'infanterie : est tombé grièvement blessé en conduisant à la contre-attaque les débris de deux sections qui avaient perdu plus de la moitié de leur effectif.

Chef de bataillon POTRON, 68^e d'infanterie : le 25 mai, a fait preuve des plus belles qualités militaires en conduisant son bataillon à l'attaque d'un ouvrage très fortifié. D'une

bravoure, d'une énergie et d'une ténacité admirables, a donné un magnifique exemple à sa troupe qu'il a brillamment entraînée.

Capitaine BIDEI, 68^e d'infanterie : a enlevé sa compagnie d'une façon remarquable à l'assaut des tranchées ennemies, s'y est maintenu sous un lancement de bombes des plus violents. Blessé une première fois, a tenu à rester à son poste jusqu'à ce qu'un deuxième blessure l'obligeât à quitter le commandement de sa compagnie.

Capitaine DU GRANDLAUNAY, 68^e d'infanterie : d'une bravoure, d'un courage et d'une énergie remarquables. Tombé glorieusement en entraînant sa compagnie, sous un tir de barrage écrasant, à l'assaut des tranchées ennemies.

Capitaine DROUILHAT, 68^e d'infanterie : d'une bravoure, d'un courage et d'une énergie remarquables. Tombé glorieusement au cri de : « Vive la France ! » en entraînant sa compagnie, sous un tir de barrage écrasant, à l'assaut des tranchées ennemies.

Sous-lieutenant DE FRÉMINVILLE, 68^e d'infanterie : venu des sous-officiers de cavalerie. A toujours montré en toutes circonstances les plus belles qualités militaires. Blessé le 25 mai en portant sa section de mitrailleuses vers la position enlevée par nos troupes sous un feu extrêmement violent de l'artillerie ennemie.

LÉGION D'HONNEUR

Sont nommés dans la Légion d'honneur :

Au grade de chevalier.

Chef de bataillon DE LIGNIERES, commissaire militaire : excellent officier supérieur qui s'acquittait de ses fonctions avec compétence, zèle et dévouement. A rendu les meilleurs services comme commissaire militaire d'une gare régulatrice d'une armée alliée et particulièrement lors des débarquements.

Chef de bataillon BAULANT, commissaire régulateur : quarante années de service dont vingt-cinq dans le service de troupe et quinze dans le service des chemins de fer. Très bon officier qui a le sentiment du devoir développé au plus haut point. Rend d'excellents services à la commission régulatrice où il est détaché. Très méritant.

Capitaine DE ROBIEN, commissaire militaire : officier très dévoué qui assure depuis le début de la campagne un service très chargé.

Capitaine BARATE, commissaire militaire : officier consciencieux et dévoué, assure avec zèle le service d'une gare importante.

Lieutenant BOUCAYS, commissaire militaire adjoint : longues campagnes d'Algérie. Blessé en janvier 1915, à peine guéri. Affecté au service des chemins de fer y rend les meilleurs services. (Croix de guerre.)

Capitaine CHEVALLIER, au 77^e territorial d'infanterie : excellent officier actif et zélé qui donne en toutes circonstances l'exemple du devoir et d'un dévouement à toute épreuve.

Chef de bataillon BARENNES, 140^e territorial d'infanterie : ancien officier d'infanterie coloniale, démissionnaire après dix ans de services en 1896. Employé depuis le début de la campagne soit comme adjoint à un chef de corps, soit comme adjoint au D. E. S. d'une armée alliée pour la direction des travaux de route, a montré dans ces différentes fonctions les qualités les plus sérieuses.

Lieutenant FREY, 77^e territorial d'infanterie : très bon officier provenant de l'armée coloniale. Mobilisé au début de la campagne, a rendu de très bons services dans tous les travaux que son unité a eu à accomplir et continue à servir avec le zèle et le dévouement dont il a fait preuve pendant tout le cours de sa carrière.

Lieutenant VERNHET, 124^e territorial d'infanterie.

Chefs de bataillon BLANG, 309^e territorial, et **LECOQ**, 232^e territorial d'infanterie.

Capitaines VALLON, 309^e territorial d'infanterie, et **LEGRAND**, 5^e territorial d'infanterie.

Lieutenants MARTINOT, rég. d'infanterie de Saint-Quentin, et **BREITLING**, conseil de guerre de la 4^e région.

Capitaines FERIN et **YUNG**, service G. V. G. de la 6^e région.

Capitaine VAILLANT, 15^e bataillon de chasseurs.

Chief de bataillon MICHEL, 5^e génie : ancien officier de l'active. Après avoir commandé comme capitaine avec beaucoup de sang-froid et d'énergie une compagnie de travailleurs chargée de construire des voies sous le feu de l'ennemi, a dirigé un groupe chargé des mêmes travaux dans une zone battue par l'artillerie ennemie. (Croix de guerre.)

Capitaine CORSET, 5^e compagnie du génie : capitaine en 2^e à une compagnie active restée constamment au contact de l'ennemi depuis le début de la campagne et dont les chantiers ont été fréquemment bombardés, a été pour son capitaine un collaborateur très actif et d'un dévouement inlassable. (Croix de guerre.)

Chief de bataillon POULAILLON, Paris.

Lieutenants HAYET, 29^e bataillon du génie et **BRUT**, 7^e génie.

Officier d'administration REBSTOCK, état-major du génie d'une place : officier d'administration principal du plus grand mérite. A gagné, malgré son âge (soixante-quatre ans) toute sa vigueur et toute son intelligence. Fait preuve d'une activité et d'un zèle extraordinaires dans l'exécution des travaux de mise en état de défense d'un secteur.

Officier d'administration DOUDOUX, génie d'une place : par son dévouement constant et son activité intelligente a rendu depuis le début de la campagne des services exceptionnels tant au service de la navigation qu'au service du génie d'une place à laquelle il appartient.

Officier d'administration LE COZ, région du Nord.

Chief de section ROBERT, 7^e section technique de télégraphie : fonctionnaire ancien, ferme, dévoué, de très bonne tenue. Administrateur très bien sa section.

Chief de section télégraphique d'un Q. G. ROQUES : s'acquitte de ses fonctions avec autant d'intelligence et d'activité que de dévouement. A rendu depuis le début des hostilités les plus grands services.

Chief de section CHAIGNET, télégraphie militaire, 9^e région.

Chief de section MONTPELLIER, télégraphie militaire de 2^e ligne.

Sous-intendant FROMENTIN de SAINT-CHARLES : fonctionnaire distingué, très instruit, travailleur, actif, d'un dévouement absolu. Rend d'excellents services.

Sous-intendants LEFEVRE, 17^e région, et **BIRE**, 3^e région.

Adjoint à l'intendance LEBŒUF, 18^e région.

Officier d'administration GAZAGNE, boulangerie de campagne n° 67 : nombreuses annuités et campagnes antérieures, 15 ans de service actif. Sert avec le plus grand dévouement depuis le début de la campagne.

Officier d'administration BEAULIEU, G. V. A. D. (2^e d'un corps d'armée : nombreuses annuités et campagnes antérieures. A appartenu pendant 15 ans à l'armée active. Assure son service avec le plus grand zèle et le plus complet dévouement.

Officier d'administration LEMOINE, gestionnaire du parc de bétail de l'armée : très bon officier, très dévoué et très entendu, ayant rendu de grands services à la formation comme gestionnaire.

Officier d'administration CHABOT, gestionnaire du groupe d'exploitation d'une division : très bon officier d'administration, très actif et très dévoué. Mobilisé depuis le début de la campagne a toujours rendu de très bons services à la division d'infanterie où il est affecté depuis le 25 janvier 1915, comme chef du groupe d'exploitation.

Officier d'administration ECARLAT, gestionnaire du C. V. A. D. n° 5 : dégagé de toute obligation militaire, a repris du service dans la réserve. Officier actif, énergique, dévoué. Nombreuses campagnes.

Officier d'administration JAMAUX, gérant du T. B. 60 : nombreuses annuités et campagnes antérieures : 15 ans de service actif. Fait preuve depuis le début de la campagne d'une activité inlassable, d'un grand zèle et d'une parfaite compétence.

Officier d'administration TALARD, boulangerie d'armée n° 6 : ancien sous-officier retraité après 25 ans de services. Sert avec beaucoup de zèle depuis le commencement de la campagne.

Officier d'administration PONCINET, service des subsistances : officier d'administration d'un zèle et d'un dévouement à toute épreuve, se dépense sans compter, de nuit et de jour depuis le début de la campagne et a ainsi rendu des services très appréciés dans la formation des trains de ravitaillement. A fait 23 ans de services dans l'Est.

Officier d'administration GAYE, service des boulangeries de campagne d'une armée : officier très méritant. A une compétence technique qui lui a permis d'améliorer grandement la fabrication dans sa boulangerie.

Officier d'administration ISIDOR : officier acheteur d'une compétence tout à fait remarquable. A contribué, pendant la période critique, à assurer le ravitaillement du corps d'armée en effets d'habillement. A une valeur exceptionnelle.

Officiers d'administration PÉRONNE, DEKER, DUVIVIER et LARROQUE, gouvernement militaire de Paris ;

BLAIZOT, 19^e région ;

Officier interprète SCHILL : nombreuses annuités. Très dévoué, a rendu dans ses fonctions spéciales les plus grands services depuis le début de la mobilisation.

Officiers interprètes FAURE et CALMENA D'ALMEIDA, état-major de l'armée.

Payers principaux DURAND, THIÉBAUD, BERTHELOUX, FIRMIN, DE LA ROCHE, DUMAS, MAURY, ATGER et MALLET.

Chief de bataillon SAUR, état-major du premier secteur d'une place : très actif, d'un zèle infatigable, rend de précieux et intelligents services comme sous-intendant d'un secteur. (Croix de guerre.)

Capitaine RATIEAU, 7^e bataillon de douaniers, 3^e compagnie : très ancien de services, commande parfaitement sa compagnie, dont la tenue et la discipline ne laissent rien à désirer. (Croix de guerre.)

Capitaine POULET, 8^e bataillon de douaniers : bon sous-officier qui s'est acquis de nouveaux titres au cours de la campagne actuelle. Nombreuses annuités.

Capitaine MEINARD, 43^e d'infanterie coloniale : excellent officier qui depuis le commencement de la campagne a montré la plus grande bravoure et la plus grande aptitude au commandement. A toujours été volontaire pour les missions délicates qui exigeaient du chef du coup d'œil, de l'allant et une connaissance parfaite des hommes qu'il fallait entraîner ; en particulier le 16 décembre 1914 a été volontaire pour l'attaque d'une localité et a été cité à l'ordre de l'armée. Commande un secteur et y a fait preuve d'une activité inlassable et d'une énergie à toute épreuve. (Croix de guerre.)

Capitaine KAHN, 1^{er} d'infanterie coloniale : s'est très vaillamment conduit depuis le début de la campagne. Tombé deux fois aux mains de l'ennemi le 22 août 1914, puis le 15 septembre étant grièvement blessé, a réussi chaque fois à rentrer dans nos lignes pour reprendre son commandement. (Croix de guerre.)

Lieutenant JANTZEN, 5^e d'infanterie coloniale : officier extrêmement actif, énergique et brave, donnant l'exemple dans toutes les circonstances. Parti au début de la campagne comme officier de réserve, a montré de belles qualités de bravoure au feu le 26 août 1914, où il a été blessé grièvement d'une balle à la tête. Revenu au front, a été blessé légèrement à la main le 6 mai 1915 et a refusé de se laisser évacuer. (Croix de guerre.)

Capitaine CHAILLOU, 4^e zouaves de marche : compte 15 ans de service dans l'armée coloniale d'où il était sorti avec le grade d'adjudant. Onze années de séjour au Tonkin. Entré en campagne comme officier de réserve. Blessé le 22 septembre 1914. Revenu sur le front et affecté au 4^e zouaves s'y est fait remarquer par son attitude calme au feu. (Croix de guerre.)

Lieutenants THEBAUT, MARC et MARTINI, Indo-Chine.

Lieutenant QUENTIN, 3^e d'artillerie coloniale : nombreuses annuités et campagnes antérieures, très bon officier de réserve, énergique et actif. A été cité à l'ordre de l'armée pour sa belle conduite au feu. (Croix de guerre.)

Lieutenant TISSERAND, 2^e d'artillerie coloniale : officier d'un dévouement à toute épreuve, très endurant et possédant de sérieuses qualités de commandement, de sang-froid et d'endurance. (Croix de guerre.)

Lieutenant GUILLEMOT, Maroc.

Médecin-major AUGIER, troupes coloniales : mis à la retraite pour une infirmité contractée en service, n'a pas hésité à servir au corps colonial à la déclaration de guerre. Affecté à l'ambulance n° 2, il a fonctionné avec cette ambulance jusqu'au 7 novembre 1914. A fait preuve d'un zèle et d'un dévouement inlassables pour assurer le traitement et l'évacuation des blessés. N'a quitté sa formation sanitaire que par suite d'une rechute de son ancienne affection lui interdisant de nouveau tout service actif. (Croix de guerre.)

Médecin-major PERROT, 16^e région.

Pharmacien-major VENTRILLON.

Médecin-major MONTALTI, groupe de brancardiers d'une division d'infanterie : excellent médecin, très dévoué, a commandé avec distinction successivement une ambulance et un groupe de brancardiers divisionnaires.

Douze ans de services dans l'armée active.

Médecin aide-major FAIX, hôpital d'évacuation n° 32, D. E. S. d'une armée : chirurgien de grande valeur, ancien interne des hôpitaux de Paris, a fait preuve depuis le début de la guerre, à l'hôpital d'évacuation n° 32, d'une activité inlassable et d'un dévouement absolu en contribuant à l'évacuation et au traitement de nombreux blessés dans des circonstances souvent difficiles.

Détaché depuis trois mois à l'hôpital auxiliaire n° 101, pour y assurer un service de chirurgie. Très actif, s'est consacré à sa tâche avec la plus complète abnégation et a réussi à sauver de nombreuses existences. Le 16 mai 1915, après avoir opéré toute la nuit, s'est inoculé une septicémie grave qui a donné les craintes les plus vives pour son existence et dont les suites peuvent compromettre son avenir professionnel.

Médecin-major FAGART, infirmerie d'une réserve de personnel : au début de la campagne actuelle, à l'âge de soixante-huit ans, a immédiatement repris du service, répandant autour de lui, avec l'influence bienfaisante d'un esprit resté jeune, ardent et confiant, le réconfort que donne l'évocation des souvenirs douloureux au milieu des meilleurs espoirs.

Médecin-major CHASSEVANT, ambulance 2/82 : médecin dont le dévouement est à la hauteur de la valeur scientifique. A rendu des services très appréciés depuis le début de la guerre.

Médecin-major JOIRE, ambulance n° 2 d'une division d'infanterie : ancien médecin de l'armée active, instruit et très dévoué. Dirige avec autorité son ambulance depuis le début de la guerre. Très méritant.

Médecin-major PORQUET, ambulance 10/3 : nombreuses annuités. Très bon médecin d'ambulance à tous points de vue. A fait preuve du plus grand dévouement depuis le début de la campagne.

Médecin-major MONTALTI, ambulance alpine 2/75 : déjà cité à l'ordre de la division. N'a pas cessé depuis le début des opérations de fonctionner avec distinction dans la zone dangereuse et d'animer par son énergie et son entraînement toute sa formation. A assuré les évacuations dans des circonstances particulièrement difficiles et montre un réel esprit d'organisation par des installations techniques remarquables en plein bois. Quoique malade à un moment donné, a refusé de se laisser évacuer.

Médecin-major SENCERT, ambulance n° 6/XX : professeur agrégé à la faculté de Nancy, chirurgien des hôpitaux, dirige une ambulance depuis le commencement de la campagne. Chargé du service des blessés les plus gravement atteints, se dépense de jour et de nuit, et par sa compétence et son dévouement, a sauvé de nombreux blessés.

Médecin-major CAUSSE, section de l'hôpital d'évacuation n° 20 : ancien interne, médecin des hôpitaux de Paris, comptant plus de trente-trois ans de services et chargé depuis le début de la campagne, de la direction d'un hôpital d'évacuation dont l'importance a été sans cesse en croissant, a su donner progressivement à cette formation l'organisation et la capacité fonctionnelles adéquates aux besoins. A su assurer un service très lourd dans des conditions particulièrement difficiles, donnant toujours l'exemple et payant sans compter de sa personne. Très méritant.

Médecin-major SCHWARTZ, service de santé d'un corps d'armée : chirurgien éminent, n'a cessé de faire preuve depuis le début de la campagne, du dévouement le plus absolu.

Attaché à une ambulance chirurgicale de

l'avant depuis le mois de septembre 1914, par son zèle et son activité, a tiré le meilleur parti d'une installation sommaire et réussi des interventions chirurgicales hardies sur nombre de blessés graves à qui il a assuré une guérison paraissant au premier abord presque impossible.

Médecin-major DEMARS, chef de l'ambulance 14/16 : bon chirurgien, très sérieux et très consciencieux. N'a pas cessé depuis le début de la guerre, de servir avec zèle et dévouement.

Médecin-major FREDAUT et **médecin principal CHAUTEUPS**, gouvernement militaire de Paris.

Médecins-majors GUERRIER, 3^e région ;

CATOFFE, région du Nord ; **CHAPOIOT**, 14^e région.

Médecin principal DENUCE, 18^e région.

Médecins-majors territoriaux PEYRAMAURE, gouvernement militaire de Paris ;

DELFRAYSE de FRAYSSÈS, 15^e région ;

TISSOT, 14^e région ; **DESIR de FORTUNAT**, 8^e région ; **DIFFRE**, 16^e région ;

MARQUEYROL, gouvernement militaire de Paris ; **BOSSELUT**, 12^e région ; **LEPETIT**, 13^e région ; **GUERMONPREZ**, région du Nord ; **ESCAT**, 17^e région ; **PIERRE**, Serbie.

Médecins aides-majors BENDER, 5^e région ; **CONSEIL**, en Serbie ; **DESSOUTER**, région du Nord ; **Duval**, 10^e région.

Pharmaciens-majors WIRION, 13^e région ; **PROTHIERE**, 14^e région.

MÉDAILLE MILITAIRE

Sont décorés de la médaille militaire :

Soldat RIVALAN, 12^e d'infanterie : a été grièvement blessé au combat du 22 novembre 1914 ; a subi l'amputation des deux pieds.

Soldat BEAUJALOT, 12^e d'infanterie : brave soldat ; s'est bien comporté au combat du 27 octobre 1914, où il a été blessé. A subi l'enucléation de l'œil gauche.

Soldat BERTON, 12^e d'infanterie : brave soldat, belle attitude au feu ; grièvement blessé au combat du 29 octobre 1914. A subi l'amputation de la jambe gauche.

Soldat DANTONY, 12^e d'infanterie : brave soldat ayant fait son devoir. A été blessé au combat du 24 août 1914. A perdu l'œil droit.

Soldat GABET, 12^e d'infanterie : brave soldat qui s'est fait remarquer par son courage au combat du 25 août 1914 où il a été blessé. A subi l'amputation de la jambe droite.

Soldat GUERET, 12^e d'infanterie : brave soldat ; s'est bien comporté au feu. Blessé au combat du 28 octobre 1914. A perdu l'œil droit.

Soldat CHAMBONNET, 25^e d'infanterie : a été blessé le 17 octobre en se portant en avant à l'attaque d'une position ennemie. Excellent soldat, dont la conduite au feu a toujours mérité des éloges. A perdu l'œil gauche.

Soldat HUMBERT, 25^e d'infanterie : a été blessé d'une balle au moment où il traversait un espace découvert pour aller prendre sa place de combat à 50 mètres de la position ennemie. A subi l'amputation du bras droit. Très bon soldat, qui a toujours eu une belle attitude au feu.

Adjudant LECLERCQ, 25^e d'infanterie : sous-officier de premier ordre, courageux et plein d'entrain ; blessé le 18 novembre d'un éclat d'obus, est resté ainsi 42 heures avant de pouvoir être transporté à l'arrière, souffrant atrocement mais sans se plaindre, s'efforçant même de remonter le moral de ses hommes qui subissaient un bombardement violent. A été amputé du bras droit.

Soldat LEVRAY, 25^e d'infanterie : a été blessé dans la tranchée le 3 novembre 1914 et a subi l'amputation du bras gauche.

Soldat LOUDOT, 25^e d'infanterie : a été blessé le 27 octobre 1914 par un éclat d'obus pendant le bombardement des tranchées françaises par l'artillerie allemande, et a dû subir l'amputation de la jambe droite. Bon soldat ayant toujours fait son devoir depuis le début de la campagne.

Soldat BOUILLOT, 25^e d'infanterie : a été blessé, le 26 août 1914, et a subi l'amputation de la main droite. Excellent soldat, dont la conduite au feu a toujours été digne des plus grands éloges.

Soldat GAILLARD, 25^e d'infanterie : a été blessé, le 27 octobre 1914, par un éclat d'obus, pendant le bombardement des tranchées françaises par l'artillerie allemande, et a subi l'amputation de la jambe gauche. Très bon soldat, ayant toujours fait son devoir depuis le début de la campagne.

Caporal LOUIS, 25^e d'infanterie : a été blessé grièvement, le 8 février 1915, à l'attaque d'une tranchée allemande qu'il abordait l'un des premiers en entraînant ses hommes ; a assisté à toutes les affaires dans lesquelles le régiment a été engagé depuis le début de la campagne. A toujours eu une conduite au feu remarquable. Fracture très grave du bras droit.

Caporal VIGUIER, 281^e d'infanterie : a été blessé le 22 septembre 1914 en marchant avec sa compagnie à l'attaque de la position ennemie, a été amputé d'une jambe.

Soldat PERNET, 281^e d'infanterie : a été grièvement blessé au combat du 15 octobre 1914 ; a subi l'amputation de la main gauche.

Maréchal des logis ARBAUD, 3^e d'artillerie de campagne : excellent sous-officier, a été grièvement blessé le 19 août 1914 alors qu'il commandait le feu de sa pièce sous un feu violent d'obus de gros calibres ; a été amputé du bras gauche.

Adjudant-chef GASSE, 136^e d'infanterie : excellent sous-officier, très brave, très crâne, qui a été blessé grièvement au début de la campagne et dont la gravité de la blessure n'a pas permis le retour au front.

Soldat MOGNET, 48^e d'infanterie : bon soldat, s'est toujours bien conduit au feu. A été blessé alors qu'il était en sentinelle. A perdu l'œil gauche.

Adjudant-chef LECORPS, 50^e d'artillerie : très bon sous-officier très méritant. A été blessé au combat du 6 octobre 1914.

Adjudant-chef CADORET, 50^e d'artillerie : très bon sous-officier. A été grièvement blessé au pied droit par un éclat d'obus au combat du 29 août 1914.

Soldat BACH, 11^e d'infanterie : bon soldat, ayant fait son devoir au combat du 20 décembre 1914, où il a été atteint d'un éclat d'obus à l'œil droit, et a perdu l'œil.

Soldat RABIER, 11^e d'infanterie : grièvement blessé au combat du 11 septembre 1914 ; a été amputé de l'avant-bras droit. Bon soldat.

Caporal BALDY, 11^e d'infanterie : Bon grade, énergique et courageux ; blessé le 14 janvier 1915, a subi l'amputation du pied gauche.

Soldat MOUSSOUR, 11^e d'infanterie : soldat vigoureux et énergique ; blessé le 26 septembre 1914, a été amputé du bras gauche.

Soldat FRANGE, 11^e d'infanterie : bon et dévoué soldat ; a été blessé au combat du 20 décembre 1914, a subi l'ablation de l'œil droit.

Soldat PRÉVOST, 11^e d'infanterie : s'est bien comporté dans tous les combats auxquels il a pris part ; a été grièvement blessé le 20 décembre 1914 et a subi l'amputation de la jambe droite.

Adjudant SAINT-MARC, 20^e d'infanterie : très grièvement blessé au pied droit le 16 septembre 1914, n'est pas encore guéri ; restera probablement infirme.

Sergent LAFFITTE, 53^e d'infanterie : blessé le 23 août 1914. A été de nouveau blessé le 2 février 1915. Très méritant.

Soldat CARBONNET, 207^e d'infanterie : a été blessé le 20 décembre 1914, vers dix heures, au moment où sa compagnie se portait à l'assaut d'un bois, resta exposé pendant toute la journée à un feu violent d'artillerie et d'infanterie ennemie. Ne fut relevé que tard dans la nuit ; a été amputé de la cuisse droite.

Soldat DELBREIL, 207^e d'infanterie : au combat du 20 décembre 1914, quoique fortement atteint à la cuisse droite, au début de l'action, a suivi ses camarades dans leur mouvement en avant et ne s'est arrêté que lorsque sa jambe l'a mis dans l'impossibilité de se mouvoir. A été amputé de la cuisse droite.

Soldat DEVILDER, 207^e d'infanterie : a été blessé le 8 septembre 1914, sa compagnie étant soutenue d'artillerie. A perdu l'œil droit, bon soldat.

Soldat MONTFORT, 207^e d'infanterie : blessé grièvement, le 9 septembre 1914, au moment où sa compagnie débouchait près d'une ferme. Soldat courageux, a été amputé de la cuisse droite.

Soldat AUBERTIN, 25^e d'infanterie : brillante conduite au feu ; a été blessé le 24 août 1914 et a perdu l'œil gauche.

Soldat BRÉGEARD, 25^e d'infanterie : brillante conduite au feu ; a été blessé, le 10 septembre 1914, et a été amputé de la cuisse droite.

Caporal CREPIN, 26^e d'infanterie : brillante conduite au feu. A été blessé le 13 novembre 1914 et a été amputé de la jambe gauche et du pied droit.

Soldat HENRIOT, 26^e d'infanterie : brillante conduite au feu. A été blessé le 24 octobre 1914 et a été amputé de l'avant-bras droit.

Soldat PAPAULT, 26^e d'infanterie : brillante conduite au feu. A été blessé le 10 octobre 1914 et a été amputé de la main droite.

Soldat ANNIERE, 26^e d'infanterie : brillante conduite au feu. Blessé le 25 août 1914, a subi la désarticulation tibio-tarsienne gauche.

Soldat BOULANGER, 26^e d'infanterie : brillante conduite au feu. Blessé le 26 septembre 1914, subi la désarticulation de l'épaule.

Caporal BRENAS, 26^e d'infanterie : brillante conduite au feu, blessé le 15 août 1914, a subi l'enucléation de l'œil gauche.

Soldat CLAUSSE, 26^e d'infanterie : brillante conduite au feu. Blessé, le 14 octobre 1914, a subi l'amputation de la jambe gauche.

Soldat COLIN, 26^e d'infanterie : brillante conduite au feu. Blessé le 14 août 1914, a subi l'amputation de la jambe gauche.

Sergent COMBES, 26^e d'infanterie : brillante conduite au feu. Blessé le 2 octobre 1914, a subi l'amputation du bras droit.

Soldat DIDIER, 26^e d'infanterie : brillante conduite au feu. Blessé le 26 août 1914, a subi l'amputation de la jambe droite.

Soldat JOLLAIN, 26^e d'infanterie : brillante conduite au feu. Blessé le 26 septembre 1914. A perdu l'œil droit.

Caporal LOISE, 26^e d'infanterie : brillante conduite au feu. Blessé le 2 octobre 1914, a perdu la vision de l'œil gauche.

Soldat MULLER, 26^e d'infanterie : brillante conduite au feu. Blessé le 11 septembre 1914, a subi l'enucléation de l'œil gauche.

Soldat TISCHMACHER, 26^e d'infanterie : brillante conduite au feu. Blessé le 13 octobre 1914, a subi l'amputation du bras droit.

Caporal SEIVERT, 26^e d'infanterie : brillante conduite au feu. Blessé le 30 septembre 1914, a subi l'amputation de la moitié du pied gauche.

Adjudant BONDAZ, 17^e d'infanterie : chef de section d'une énergie et d'un courage remarquables, blessé grièvement le 9 mai 1915 à l'attaque des tranchées, a crié en tombant : « Deuxième section, en avant ! quand même ! » A reçu deux blessures et a perdu l'œil gauche.

Chasseur LAURENÇOT, 20^e bataillon de chasseurs : blessé au cours d'une patrouille, a dû subir l'amputation de la jambe droite. Très bon chasseur.

Chasseur BOURAND, 20^e bataillon de chasseurs : très bon chasseur en temps de paix, a donné toute satisfaction à ses chefs pendant les douze jours de campagne, passés au bataillon. Blessé le 12 août 1915 d'une balle dans le genou ; a dû subir l'amputation de la jambe droite.

Chasseur PAUL, 21^e bataillon de chasseurs : a toujours eu à sa compagnie une conduite exemplaire. Le 9 mai 1915, a montré de la bravoure et de l'entrain en s'élançant à l'assaut des tranchées allemandes. A été blessé à la jambe gauche et amputé à la suite de cette blessure.

cher ces documents aux patrouilles allemandes qui l'interrogeront plusieurs fois. Rentré en rampant dans nos lignes malgré son épuisement et ses souffrances. A été amputé de la jambe gauche.

Soldat ARNAUD, 149^e d'infanterie : le 9 août 1914 s'est porté courageusement avec ses camarades à l'attaque d'une tranchée ennemie fortement organisée. Très belle conduite. Blessé au cours de l'opération, a subi l'amputation de la jambe droite.

Soldat HOUSIER, 149^e d'infanterie : très bon soldat, blessé grièvement le 9 août 1914 au moment où sa section en réserve se préparait à renforcer la 1^{re} ligne. A perdu l'œil gauche.

Soldat GIMONET, 149^e d'infanterie : le 15 septembre 1914 a fait preuve de bravoure en se portant courageusement à l'attaque du village. Blessé grièvement au cours de l'opération a perdu l'œil gauche.

Soldat GORDIER, 149^e d'infanterie : le 17 septembre 1914 a pris une part active à la défense d'une barrière à l'issue ouest d'un village. Blessé grièvement au cours du combat a subi l'amputation de la jambe gauche. Soldat très courageux qui s'est toujours conduit brillamment.

Soldat KOENIG, 149^e d'infanterie : le 21 août 1914, a résisté courageusement avec sa section à une violente attaque allemande qui débouchait sous bois à une très courte distance. Blessé au cours du combat, a perdu l'œil gauche. Soldat très courageux. Bonne conduite.

Soldat GIROD, 149^e d'infanterie : le 19 septembre 1914, au cours de l'attaque d'un village par les Allemands, a fait preuve de courage et de dévouement en prenant comme observateur, dans un grenier, la place d'un camarade qui venait d'être blessé. Blessé lui-même à son poste, a perdu un œil.

Canonier DELZESCAUTS, 3^e d'artillerie de campagne : le 21 octobre 1914 a été blessé à son poste de servent pendant le combat. Très belle conduite au feu. A été amputé de la jambe droite.

Maitre pointeur PIQUES, 3^e d'artillerie de campagne : très bon maitre-pointeur, a été grièvement blessé le 17 février 1915. A perdu l'œil droit.

Adjudant ESCOFFIER, tirailleurs marocains : a toujours eu la plus brillante conduite au feu. A été grièvement blessé aux combats du 5 septembre 1914. Ne pourra jamais reprendre du service.

Soldat PLESSIEZ, 269^e d'infanterie : excellent soldat, blessé le 27 mai 1915, d'un éclat d'obus qui lui a enlevé le bras.

Soldat DAGUET, 279^e d'infanterie : bon soldat, courageux, intelligent, grièvement blessé le 23 août 1914. A été amputé du bras droit.

Soldat BADIN, 279^e d'infanterie : a été grièvement blessé au combat du 25 août 1914. A été amputé du bras droit.

Soldat GOMET, 279^e d'infanterie : a montré beaucoup de courage sur le champ de bataille. A été grièvement blessé et a perdu un œil.

Soldat LELEU, 279^e d'infanterie : a toujours donné entière satisfaction à ses chefs, a montré de la bravoure le 3 octobre 1914, où, blessé grièvement à la cuisse, il s'est traîné sur un long parcours pour ne pas être fait prisonnier. A été amputé.

Soldat MAIGNAN, 279^e d'infanterie : bon soldat, montrant l'exemple, a été blessé grièvement le 25 août 1914; a été amputé de la cuisse gauche.

Soldat VILLEDIEU, 279^e d'infanterie : a été blessé le 25 août 1914; a laissé un bon souvenir à sa compagnie et montrait beaucoup d'entrain. A perdu un œil.

Soldat PILLIEN, 279^e d'infanterie : blessé une première fois le 25 août 1914, a été de nouveau blessé grièvement le 3 octobre 1914 au cours d'une reconnaissance. Bon soldat, plein d'entrain et de courage, a été amputé du bras droit.

Soldat COURTIAL, 360^e d'infanterie : blessé une première fois le 25 août d'une balle à l'oreille, atteint le 17 décembre 1914 d'un éclat d'obus, a été amputé de l'avant-bras gauche. Soldat vaillant, courageux, énergique, zélé et animé du meilleur esprit.

Soldat GIRARD, 4^e chasseurs d'Afrique : éclaireur d'un courage exceptionnel, se proposant toujours pour les missions les plus périlleuses, a participé aux reconnaissances les plus hardies. A été grièvement blessé, le 5 octobre 1914, d'une balle qui lui fracassa la

mâchoire. A insisté pour terminer sa mission avant de se faire soigner. Resterait estropié.

Cavalier TALBOT, 4^e chasseurs d'Afrique : revenant de porter un ordre, le 20 octobre 1914, s'est élancé sous la fusillade nourrie, pour aller chercher un de ses camarades blessé qui n'avait pu être enlevé à cause de la violence du feu, mais, atteint d'une balle à la jambe revint en rampant jusqu'à nos lignes où il dit à deux de ses camarades qui voulaient le transporter en arrière : « Laissez-moi puisque je suis blessé et occupez-vous de vous abriter ». Resterait estropié.

Soldat EUSTACHY, 159^e d'infanterie : belle conduite au combat du 7 septembre 1914 où il a été blessé grièvement et a dû être amputé de la jambe gauche.

Soldat JOURDAN, 159^e d'infanterie : belle conduite au combat du 19 août 1914 où il a été blessé grièvement et a dû être amputé de la jambe droite.

Soldat PONS, 159^e d'infanterie : belle conduite au combat du 1^{er} septembre 1914 où il a été blessé grièvement et a dû être amputé de la jambe gauche.

Soldat VERCHERE, 159^e d'infanterie : excellent soldat a été blessé le 23 août 1914 et a dû être amputé de la jambe droite.

Soldat MAGNAN, 159^e d'infanterie : belle conduite au combat du 8 septembre 1914, où il a été blessé grièvement et a dû être amputé du pied gauche.

Tambour ALLARD, 159^e d'infanterie : belle conduite au combat du 3 septembre 1914 où il a été blessé grièvement et a perdu l'œil droit des suites de cette blessure.

Soldat BOREL, 159^e d'infanterie : belle conduite au combat du 1^{er} septembre 1914 où il a été blessé grièvement et a dû être amputé du bras droit.

Soldat BRUN, 159^e d'infanterie : belle conduite au combat du 19 août 1914 où il a été blessé grièvement et a dû être amputé de la cuisse droite.

Soldat CECCALDI, 159^e d'infanterie : belle conduite au combat du 19 août 1914 où il a été blessé grièvement et a dû être amputé de la cuisse droite.

Soldat DEGARRIEL, 159^e d'infanterie : belle conduite au combat du 19 août 1914 où il a été blessé grièvement et a dû être amputé de la cuisse droite.

Caporal tambour FAURE, 159^e d'infanterie : belle conduite au combat du 5 septembre 1914 où il a été blessé grièvement et a dû être amputé du bras gauche.

Soldat FLANDIN-BLETTY, 159^e d'infanterie : belle conduite au combat du 28 août 1914, où il a été blessé grièvement et a perdu l'œil droit.

Soldat GUICHARD, 159^e d'infanterie : belle conduite au combat du 28 août 1914 où il a été blessé grièvement et a dû être amputé de la cuisse gauche.

Caporal MASSOLLO, 159^e d'infanterie : belle conduite au combat du 23 octobre 1914 où il a été blessé grièvement et a dû être amputé du bras gauche.

Soldat PESANDO, 159^e d'infanterie : belle conduite au combat du 3 septembre 1914 où il a été blessé grièvement et a dû être amputé du bras gauche.

Soldat RIVOIRE, 159^e d'infanterie : belle conduite au combat du 25 octobre 1914 où il a été blessé grièvement et a dû être amputé du bras droit.

Caporal AUBERY, 159^e d'infanterie : belle conduite au combat du 19 août 1914, au cours duquel il a été grièvement blessé. A perdu l'œil droit.

Soldat AVON, 159^e d'infanterie : belle conduite au combat du 3 septembre 1914, au cours duquel il a été grièvement blessé; a été amputé de la cuisse gauche.

Soldat BLANC, 159^e d'infanterie : belle conduite au combat du 19 août 1914 au cours duquel il a été grièvement blessé. A été amputé du bras droit.

Soldat BUISSIERE, 159^e d'infanterie : belle conduite au combat du 1^{er} septembre 1914 où il a été grièvement blessé. Amputé du bras droit.

Soldat CHAMPEY, 159^e d'infanterie : belle conduite au combat du 5 septembre 1914 où il a été grièvement blessé. Amputé du bras droit.

Soldat GOIFFON, 159^e d'infanterie : belle conduite au combat du 19 août 1914 où il a été grièvement blessé et amputé du bras droit.

Soldat MATHIEU, 159^e d'infanterie : belle conduite au combat du 2 septembre 1914 où

il a été grièvement blessé et amputé du bras droit.

Soldat ROSTAING, 159^e d'infanterie : belle conduite au combat du 19 août 1914 où il a été grièvement blessé. A dû subir l'énucléation de l'œil droit.

Soldat MONDON, 159^e d'infanterie : belle conduite au combat du 21 septembre 1914 où il a été grièvement blessé. A dû subir l'énucléation de l'œil droit.

Soldat WOLF, 159^e d'infanterie : belle conduite au combat du 19 août 1914 où il a été grièvement blessé et amputé de la jambe gauche.

Soldat VELLAULT, 26^e d'infanterie : brillante conduite au feu. A été blessé, le 25 août 1914, et amputé de trois doigts de la main droite.

Caporal VAILLANT, 167^e d'infanterie : le 22 septembre 1914, en terrain découvert et sous une pluie de balles et d'obus, s'est porté plusieurs fois de suite en liaison avec un régiment voisin. A été grièvement blessé au bras droit et a dû être amputé.

Soldat ROUTIER, 167^e d'infanterie : brillante conduite au combat du 31 octobre 1914. Très grièvement blessé à la jambe gauche, a dû être amputé.

Soldat COMBEAU, 167^e d'infanterie : s'est particulièrement distingué au combat du 31 octobre 1914, faisant l'admiration de ses camarades et de ses chefs par sa bravoure et son entrain. Grièvement atteint d'une balle à la cuisse droite, a été amputé.

Soldat GROSEAN, 167^e d'infanterie : belle conduite au feu. A été amputé de la cuisse droite à la suite d'une blessure reçue au cours d'une charge à la baïonnette, le 1^{er} novembre 1914.

Soldat COTREZ, brancardier au 167^e d'infanterie : a été frappé d'un éclat d'obus à la tête le 13 décembre 1914, au moment où il prodiguait ses soins à un camarade blessé à proximité des lignes et sous un bombardement violent. A perdu l'œil gauche.

Soldat BIKAR, 167^e d'infanterie : envoyé en patrouille de couverture d'une demi-section chargée de faire une tranchée à proximité des lignes allemandes, a été grièvement blessé, le 23 décembre 1914, au bras droit. Est resté à son poste jusqu'au moment où l'ordre lui fut donné de se rendre au poste de secours, donnant ainsi un bel exemple de courage et de fermeté. A dû être amputé.

Soldat BISCHOFF, 167^e d'infanterie : a toujours fait preuve de qualités les plus brillantes au feu. Grièvement blessé au moment où il transportait une mitrailleuse dans un endroit particulièrement dangereux, le 27 septembre 1914. A dû être amputé de la jambe gauche.

Soldat FLEURIGEON, 167^e d'infanterie : très bon soldat. Blessé le 20 septembre 1914 par un éclat d'obus, a dû être amputé de la jambe gauche.

Adjudant GROS, 167^e d'infanterie : a entraîné courageusement sa section, le 1^{er} novembre 1914, à l'attaque d'une position ennemie solidement organisée, la maintenant sous un feu violent toute la journée. A été grièvement blessé à la jambe droite. A dû être amputé.

Soldat LAMOTTE, 167^e d'infanterie : a fait preuve du plus grand courage comme patrouilleur. S'est défendu héroïquement et a été blessé de trois balles dont une a nécessité l'ablation de l'œil gauche.

Soldat VOIGARD, 167^e d'infanterie : blessé le 27 septembre 1914 en remplissant en un endroit dangereux sa mission d'agent de liaison. A dû être amputé de la jambe gauche.

Soldat LANDREA, 167^e d'infanterie : blessé le 8 décembre 1914, en se portant à l'attaque d'une tranchée ennemie. A le poignet gauche désarticulé. Bon soldat.

Soldat HENRY, 163^e d'infanterie : blessé par une balle à la jambe gauche au cours d'une attaque à la baïonnette, le 4 novembre 1914. Malgré sa blessure est resté à son poste pendant sept heures. A dû subir l'amputation de la jambe quelques jours après.

Soldat JOUANO, 168^e d'infanterie : blessé au bras par une balle, le 10 novembre 1914. N'a cessé de montrer un grand courage depuis le début de la campagne. A dû être amputé du bras par suite de sa blessure.

Soldat LEBORGNE, 163^e d'infanterie : à l'attaque du 10 septembre 1914, faisant fonction de chef d'escouade, a entraîné ses hommes à l'assaut des tranchées allemandes sous un feu violent de mitrailleuses. A été atteint

d'une balle à la tête, blessure qui a causé la perte d'un œil.

Soldat ROBIN, 168^e d'infanterie : au cours d'un combat, le 10 septembre 1914, s'est lancé courageusement à l'attaque d'un village. A été blessé par un éclat d'obus. A dû subir l'amputation de la jambe gauche.

Soldat LANO, 169^e d'infanterie : Bon soldat, blessé le 1^{er} novembre 1914, a subi l'amputation du bras droit.

Soldat DEGORRE, 169^e d'infanterie : bon soldat, a subi la désarticulation de l'épaule droite à la suite du combat du 5 novembre 1914.

Soldat LECERF, 169^e d'infanterie : bon soldat, a subi la désarticulation de l'épaule droite à la suite du combat du 23 septembre 1914.

Soldat CLARA, 346^e d'infanterie : bon soldat. Blessé le 8 décembre 1914, a subi la désarticulation du pied droit.

Soldat ABOUT, 346^e d'infanterie : bon soldat. Blessé le 25 décembre 1914, a été amputé de l'avant-bras gauche.

Soldat BOUTARD, 346^e d'infanterie : bon soldat. Blessé au combat du 8 décembre 1914, a été amputé de la cuisse gauche.

Soldat CANAL, 346^e d'infanterie : bon soldat. Blessé au combat du 10 décembre 1914, a été amputé du bras droit.

Soldat FOUASSIN, 346^e d'infanterie : bon soldat. Blessé au combat du 20 décembre 1914, a été amputé d'un bras.

Soldat HAQUART, 346^e d'infanterie : bon soldat, blessé le 7 décembre 1914, a été amputé de la cuisse gauche.

Soldat RABILLON, 346^e d'infanterie : bon soldat, blessé au combat du 22 septembre 1914, a été amputé d'une jambe.

Soldat RATON, 346^e d'infanterie : bon soldat, blessé le 22 septembre 1914, a été amputé de la cuisse droite.

Soldat POUPARDIN, 353^e d'infanterie : bon soldat, blessé le 13 novembre 1914, a été amputé de l'avant-bras droit.

Soldat BINET, 353^e d'infanterie : bon soldat, blessé au combat du 10 décembre 1914, a été amputé de la cuisse droite.

Sergent BOUVAT, 353^e d'infanterie : bon soldat. A été amputé du bras droit à la suite du combat du 22 septembre 1914.

Soldat DECKERS, 353^e d'infanterie : bon soldat. A été amputé du bras droit à la suite d'une blessure d'une balle au combat du 29 décembre 1914.

Soldat KARTHENSEN, 367^e d'infanterie : blessé au combat du 20 septembre 1914, donna une preuve de son dévouement pour ses chefs en aidant à transporter à l'ambulance un sous-lieutenant blessé. Blessé une seconde fois le 18 novembre 1914 et cité à l'ordre de la division. A été amputé de la cuisse droite.

Caporal LIBERT, 367^e d'infanterie : a toujours fait preuve de beaucoup de sang-froid et de courage. A été blessé le 21 octobre 1914 à l'attaque d'un bois. A été amputé de la cuisse droite.

Sergent DUMAS, 367^e d'infanterie : a toujours montré un bel exemple de courage. Blessé à l'attaque d'un bois le 21 octobre 1915. A été amputé du bras droit.

Soldat MAURICE, 367^e d'infanterie : très bon soldat, énergique et courageux. Blessé le 30 septembre 1914. A été amputé du bras droit.

Sergent PAREILLET, 367^e d'infanterie : bon sous-officier, beaucoup d'allant. Blessé au combat du 25 septembre 1914. A perdu l'œil gauche.

Soldat MORLOT, 367^e d'infanterie : bon soldat, courageux. Blessé au combat du 23 septembre 1914. A perdu l'œil gauche.

Caporal MOREAU, 367^e d'infanterie : bon soldat, blessé à l'attaque d'un bois le 21 octobre 1914. A été amputé de la jambe droite.

Soldat RENAULT, 368^e d'infanterie : s'est toujours très bravement comporté sur le champ de bataille. A été blessé dans une tranchée à son poste de combat par un éclat d'obus. A été amputé du bras gauche avec désarticulation de l'épaule.

Soldat BONNEAU, 368^e d'infanterie : excellent soldat, très brave et très dévoué. Envoyé en patrouille à la lisière d'un bois occupé par l'ennemi, est rentré blessé au bras gauche. A dû subir l'amputation.

Soldat ALLARD, 368^e d'infanterie : soldat très brave, très énergique. A toujours donné l'exemple du plus grand dévouement. A perdu l'œil gauche par suite d'une blessure reçue le 20 septembre 1914.

Soldat DAVID, 369^e d'infanterie : a été blessé le 21 septembre 1914 devant un village, après s'être brillamment conduit pendant l'attaque. A perdu l'œil droit.

Sapeur mineur LORENT, 10^e génie : a été blessé grièvement au pied droit par un éclat d'obus lors de l'attaque du 15 mars 1915. A subi une première amputation au-dessous du genou et une deuxième au milieu de la cuisse. A eu de plus de multiples éclats dans le bras droit. Excellent sapeur très courageux, très dévoué. A été cité à l'ordre de la brigade pour sa conduite pendant l'attaque.

Adjudant GRESSARD, service aéronautique d'une armée : vaillant pilote, blessé au front au cours du bombardement des gares ennemies. A montré une activité infatigable dans ses missions comportant des reconnaissances et des réglages de tir. Le 17 juin 1915 a attaqué un « Aviatik » et lui a fait faire demi-tour après avoir reçu lui-même trois balles dans son appareil.

Adjudant BOUSSIN, 90^e d'infanterie : chef de peloton de mitrailleuses, blessé le 26 juin 1915 à son poste de combat. A été amputé des deux jambes.

Soldat AUSQUER, 90^e d'infanterie : blessé grièvement à l'attaque du 15 juin 1915 en se portant courageusement en avant. A été amputé du poignet gauche.

Sergent CORNO, 170^e d'infanterie : est allé seul, le 24 mai 1915, établir un barrage dans un boyau à quelques mètres du barrage ennemi en vue de l'attaque du lendemain. A le 25 mai 1915, au cours de cette attaque, entraîné par son énergique attitude, tous les grenadiers de sa compagnie et puissamment contribué à l'enlèvement d'une tranchée ennemie défendue par deux mitrailleuses qui ont été capturées.

Sergent ROUSSET, 276^e d'infanterie : a arrêté un mouvement tournant de l'ennemi en mettant en batterie une pièce qu'il a tenue en respect pendant plusieurs heures, lui a fait subir des pertes considérables et a rallié autour de lui des isolés de plusieurs régiments qu'il a maintenus au feu.

Caporal QUETIER, 276^e d'infanterie : modèle de courage et d'énergie. A pris sous son commandement sa section dont le chef et les sous-officiers étaient hors de combat; on a imposé à tous par son entrain et son attitude résolue. Est allé, sous le feu d'une mitrailleuse ennemie, chercher le corps de son commandant de compagnie et la transporté à l'arrière sous une grêle d'obus.

Sergent GROUSSIER, 282^e d'infanterie : sous-officier, chef de section de mitrailleuses, d'un courage à toute épreuve. A rendu les plus grands services depuis le début de la campagne. A été blessé très grièvement le 1^{er} juin 1915. A perdu l'œil gauche.

Soldat GUILLEMAN, 282^e d'infanterie : engagé volontaire pour la durée de la guerre. A en toutes circonstances fait preuve du plus grand courage, et stimulé l'ardeur de ses camarades. Très grièvement blessé au cours d'une contre-attaque ennemie a été amputé du pied gauche.

Soldat MIOT, 282^e d'infanterie : modèle du parfait soldat, courageux, calme et dévoué. S'est signalé en maintes circonstances dans des reconnaissances dangereuses. Blessé grièvement le 15 septembre 1914 d'un éclat d'obus qui a nécessité l'énucléation d'un œil.

Clairon SUZET : parti à l'assaut avec sa compagnie, de lui-même a sonné la charge pour entraîner ses camarades et n'a cessé de sonner qu'au moment où il eut une partie de la figure enlevée par un éclat d'obus.

Sergent BOUCHERON, 285^e d'infanterie : très bon sous-officier a entraîné ses hommes à l'assaut sous un violent barrage d'artillerie et de mitrailleuses qui avait en grande partie fauché l'échelon précédent. Grièvement blessé à la tête de sa troupe.

Sergent TISSIER, 285^e d'infanterie : pendant l'attaque du 16 juin 1915, a assuré la liaison avec une unité voisine, sous un bombardement violent. Blessé grièvement au cours de sa mission.

Sergent ANDREANI, 173^e d'infanterie : avec 60 hommes, a conquis pied à pied une tranchée occupée par l'ennemi. A démoli un abri pour mitrailleuses que construisaient les Allemands, et pendant toute une nuit, s'est maintenu sur la position conquise bien qu'ayant son effectif réduit.

Soldat BERNARD, 255^e d'infanterie : cerné par un groupe ennemi, a abattu d'un coup

de feu le gradé qui commandait et qui le sommait de se rendre. A ensuite rejoint ses camarades et participé courageusement avec eux à la prise des positions.

Soldat GIBERT, 255^e d'infanterie : ordonnance d'officier, a secondé son officier sous le feu d'une façon admirable. Est allé chercher son corps sous les balles lorsque celui-ci a été tué. Est resté comme agent de liaison du chef de bataillon et n'a cessé d'être calme actif et brave. A été blessé à la fin de l'action.

Soldat ROSSI, 173^e d'infanterie : a pris la tête d'une colonne d'attaque comme grenadier volontaire, a franchi le premier sous les grenades allemandes une barrière tenue par l'ennemi. A été blessé au moment où il mettait en fuite à coups de pétards les défenseurs de cette barrière.

Médecin auxiliaire FUNEAU, 255^e d'infanterie : sous un bombardement intense de grosse artillerie et pendant des actions incessantes d'infanterie, a assuré seul, sans prendre aucun repos pendant quatre jours et quatre nuits, le service médical du bataillon en première ligne d'une façon qui a fait l'admiration de tous. S'est révélé, malgré son extrême jeunesse (20 ans), homme accompli d'action et de devoir.

Sapeur mineur LIOZON, 7^e génie : le 13 mai 1915, chargé d'exécuter un barrage en sacs à terre dans un boyau, après la prise d'un poste ennemi, a été blessé au bras gauche par un éclat de bombe. A montré le plus grand courage pour repousser l'ennemi en lançant, malgré sa blessure, des pétards à main qu'il avait à sa portée. A été amputé du bras gauche.

Sergent COUPEZ, 51^e d'infanterie : bon soldat qui a été blessé le 5 novembre 1914 et a subi l'énucléation de l'œil gauche.

Caporal MASSON, 51^e d'infanterie : bon soldat qui a été blessé le 6 décembre 1914 et a subi l'énucléation de l'œil gauche.

Soldat DEMAUX, 51^e d'infanterie : bon soldat qui a été blessé le 30 octobre 1914 et a subi la désarticulation de l'épaule droite.

Caporal THOS, 51^e d'infanterie : bon soldat qui a été blessé le 23 septembre 1914 et a été amputé de la jambe gauche.

Soldat CHOBEAU, 51^e d'infanterie : bon soldat qui a été blessé le 5 décembre 1914 et a été amputé de la main droite.

Soldat DECAYEUX, 51^e d'infanterie : bon soldat qui a été blessé le 21 octobre 1914 et a été amputé de la jambe droite.

Soldat PECHEUR, 51^e d'infanterie : bon soldat qui a été blessé le 10 décembre 1914 et a subi l'énucléation de l'œil droit.

Soldat DELPORTE, 51^e d'infanterie : bon soldat qui a été blessé le 28 septembre 1915. A été amputé de la jambe gauche.

- l'ennemi, blessure ayant occasionné la perte de l'œil gauche.
- Soldat BOUTHORS**, 120^e d'infanterie : chef d'un petit poste de sept hommes, a résisté pendant trois jours aux attaques les plus violentes et a pu, par sa vigilance et son sang-froid, les déjouer jusqu'au bout en élevant le moral de ses hommes. A été cité à l'ordre de l'armée. Grièvement blessé le 23 octobre 1914, a perdu l'œil droit.
- Soldat GAMBIER**, 120^e d'infanterie : blessé pendant une charge à la baïonnette, le 24 octobre 1914, a subi l'amputation du bras gauche. Bon soldat.
- Sergent PERUT**, 120^e d'infanterie : très brillant sous-officier, blessé dans une charge à la baïonnette le 25 octobre 1914, a subi l'amputation du bras gauche.
- Soldat GOBET**, 120^e d'infanterie : bon soldat, qui a été grièvement blessé au cours d'une attaque, le 20 octobre 1914, et a subi l'amputation du bras droit.
- Soldat COEFFE**, 120^e d'infanterie : bon soldat qui a été blessé au cours d'une contre-attaque, le 6 novembre 1914, et a subi l'amputation du bras droit.
- Soldat DELATTRE**, 120^e d'infanterie : bon soldat qui a été blessé au cours d'une contre-attaque, le 6 novembre 1914, et a subi l'amputation du bras droit.
- Soldat JÉROME**, brancardier au 120^e d'infanterie : bon soldat qui a été blessé, le 13 décembre 1914, en ramassant les blessés du bataillon et a été amputé de la cuisse gauche.
- Soldat LOTH**, 120^e d'infanterie : bon soldat qui a été blessé au cours des combats du 19 septembre 1914, et a perdu l'œil gauche.
- Soldat FOSSIER**, 120^e d'infanterie : bon soldat qui a été blessé à la tête, le 4 octobre 1914, par un éclat de bombe, et a perdu l'œil droit.
- Caporal DAIRE**, 120^e d'infanterie : bon soldat qui a été blessé, le 23 novembre 1914, et a subi l'amputation de la jambe droite.
- Caporal PISSON**, 120^e d'infanterie : bon soldat qui a été blessé par une balle dans un crâne, le 14 octobre 1914, en observant l'ennemi dans les tranchées de première ligne. A perdu l'œil gauche.
- Soldat FAY**, 120^e d'infanterie : bon soldat qui a été grièvement blessé au cours d'une attaque, le 8 décembre 1914, et a subi l'amputation du bras droit.
- Soldat CLUET**, 120^e d'infanterie : a courageusement résisté, le 22 octobre 1914, à une contre-attaque allemande en restant avec quelques camarades dans une tranchée allemande bouleversée par les bombes. A été amputé de la jambe gauche.
- Soldat MARTEAU**, 120^e d'infanterie : bon soldat qui a été blessé le 22 novembre 1914 en défendant une tranchée et a subi l'amputation du bras droit.
- Soldat DARRET**, 120^e d'infanterie : bon soldat qui a été blessé par éclat d'obus le 8 septembre 1914 et a subi l'amputation du bras gauche.
- Sergent-major POTRON**, 120^e d'infanterie : Bon sous-officier qui a été blessé le 30 septembre 1914 alors qu'il se portait à l'attaque avec une section de renfort. A été amputé de la jambe droite.
- Soldat BRAY**, 120^e d'infanterie : bon soldat qui a été blessé le 27 octobre 1914 et a subi à la suite de cette blessure, la désarticulation de la cuisse droite.
- Soldat CORVISY**, 120^e d'infanterie : bon soldat qui a été blessé le 22 octobre 1914 et a subi l'amputation de la cuisse droite.
- Soldat DUCELLIER**, 120^e d'infanterie : bon soldat qui a eu une belle conduite au feu. A été blessé le 30 septembre 1914 et a subi l'amputation du bras droit.
- Soldat GUIDET**, 120^e d'infanterie : bon soldat qui a eu une belle conduite au feu. Blessé le 30 septembre 1914. A été amputé du bras droit.
- Sergent HENNUY**, 120^e d'infanterie : bon sous-officier qui a été blessé le 3 novembre 1914 et a subi l'amputation de la cuisse droite.
- Sergent HOUPIN**, 120^e d'infanterie : bon sous-officier qui a été blessé le 22 octobre 1914 et a subi l'amputation du bras gauche. A eu une belle conduite au feu.
- Soldat HURAU**, 120^e d'infanterie : bon soldat qui a été blessé le 24 octobre 1914 et a subi la désarticulation de l'épaule droite.
- Caporal LEFEVRE**, 120^e d'infanterie : a perdu l'œil gauche au cours d'un engagement le 19 octobre 1914. Brave au feu.
- Soldat TRUY**, 120^e d'infanterie : bon soldat qui a été blessé au cours d'un engagement le 2 novembre 1914 et a perdu l'œil gauche.
- Soldat BRIET**, 120^e d'infanterie : bon soldat qui a été blessé le 7 septembre 1914 et a été amputé de l'avant-bras gauche.
- Soldat CAZE**, 120^e d'infanterie : bon soldat qui a été blessé le 27 octobre 1914 et a été amputé de la jambe gauche. Brave au feu et méritant.
- Soldat KOPP**, 120^e d'infanterie : bon soldat qui a été blessé le 7 septembre 1914 et a subi l'amputation de la jambe droite. Belle conduite au feu.
- Soldat MILLIET**, 120^e d'infanterie : bon soldat qui a été blessé le 23 octobre 1914 au cours d'un combat où un projectile ennemi lui fracassa le bras.
- Soldat DUR**, 120^e d'infanterie : bon soldat, qui a été blessé le 15 novembre 1914, et a subi l'amputation du bras droit. Brave au feu.
- Soldat NAUZERET**, 120^e d'infanterie : bon soldat qui a été blessé au mois de septembre 1914 et a subi l'amputation du poignet gauche.
- Soldat ROUSSEAU**, 120^e d'infanterie : bon soldat qui a été blessé le 2 octobre 1914 et a subi l'amputation du bras droit. A eu une belle conduite au feu.
- Soldat BECK**, 91^e d'infanterie : bon soldat qui a été blessé le 26 octobre 1914 et a dû être amputé de la jambe gauche.
- Soldat CHEVAILLEZ**, 91^e d'infanterie : bon soldat qui a été blessé le 23 octobre 1914 et a perdu l'œil droit.
- Soldat COUSIN**, 91^e d'infanterie : bon soldat qui a été blessé le 7 décembre 1914 et a dû être amputé de l'avant bras droit.
- Soldat DEBEVER**, 91^e d'infanterie : bon soldat qui a été blessé le 13 décembre 1914 et a dû être amputé de l'avant bras droit.
- Soldat DESILLES**, 91^e d'infanterie : bon soldat qui a été blessé le 7 décembre 1914 et a perdu l'œil droit.
- Soldat DEWEZ**, 91^e d'infanterie : bon soldat qui a été blessé le 3 octobre 1914 et a dû être amputé de la jambe droite.
- Soldat FAVRE**, 91^e d'infanterie : bon soldat qui a été blessé le 27 septembre 1914 et a dû être amputé de la jambe droite.
- Soldat FRUIT**, 91^e d'infanterie : bon soldat qui a été blessé le 26 septembre 1914 et a dû être amputé de la jambe gauche.
- Soldat GILMAIRE**, 91^e d'infanterie : bon soldat qui a été blessé le 26 octobre 1914 et a subi la désarticulation de l'épaule gauche.
- Soldat GRAVE**, 91^e d'infanterie : bon soldat qui a été blessé le 22 octobre 1914 et a dû être amputé de la jambe droite.
- Soldat HUET**, 91^e d'infanterie : bon soldat qui a été blessé le 15 octobre 1914 et a dû être amputé de l'avant-bras droit.
- Soldat LARIVEN**, 91^e d'infanterie : bon soldat qui a été blessé le 9 décembre 1914 et a dû être amputé de la jambe droite.
- Soldat LEBRUN**, 91^e d'infanterie : bon soldat qui a été blessé le 30 novembre 1914 et a perdu la vue de l'œil droit.
- Soldat LEFEBVRE**, 91^e d'infanterie : bon soldat qui a été blessé le 29 novembre 1914 et a perdu la vue de l'œil droit.
- Soldat LÉONARD**, 91^e d'infanterie : bon soldat qui a été blessé le 16 octobre 1914 et a dû être amputé de la jambe gauche.
- Soldat MAGNOT**, 91^e d'infanterie : bon soldat qui a été blessé le 26 octobre 1914 et a dû être amputé de l'avant-bras gauche.
- Soldat MOUTON**, 91^e d'infanterie : bon soldat qui a été blessé le 24 octobre 1914 et a dû être amputé de la jambe droite.
- Soldat PETIAUX**, 91^e d'infanterie : bon soldat qui a été blessé le 2 novembre 1914 et a dû être amputé de la jambe gauche.
- Caporal ROFIDAL**, 91^e d'infanterie : bon gradé qui a été blessé le 1^{er} novembre 1914 et a subi l'amputation de la jambe droite.
- Soldat RENOÛ**, 91^e d'infanterie : bon soldat qui a été blessé le 10 décembre 1914 et a perdu la vue de l'œil droit.
- Sergent ROUSSEL**, 91^e d'infanterie : bon soldat qui a été blessé le 13 novembre 1914 et a dû être amputé de la jambe gauche.
- Soldat ROUSSELET**, 91^e d'infanterie : bon soldat qui a été blessé le 17 octobre 1914 et a dû être amputé de la jambe droite.
- Soldat STIÉVENARD**, 91^e d'infanterie : bon soldat qui a été blessé le 7 novembre 1914 et a dû être amputé de la jambe droite.
- Soldat VASSEUR**, 91^e d'infanterie : bon sol-
- dat qui a été blessé le 10 août 1914 et a dû être amputé de la jambe gauche.
- Soldat WOIRIN**, 91^e d'infanterie : bon soldat qui a été blessé le 5 octobre 1914 et a dû être amputé de la jambe gauche.
- Soldat GOUPILLOT**, 91^e d'infanterie : bon soldat qui a été blessé le 7 novembre 1914 et a dû être amputé du pied gauche.
- Soldat INGLEBERT**, 91^e d'infanterie : bon soldat qui a été blessé, le 28 septembre 1914, et a dû être amputé de la main droite.
- Caporal BONNEFOY**, 174^e d'infanterie : s'était déjà distingué dans plusieurs patrouilles qu'il conduisait pour couper les fils de fer des réseaux ennemis. Le 19 décembre 1914, a été blessé au bras gauche par une balle et a dû être amputé.
- Chasseur COLOOS**, 9^e bataillon de chasseurs : chasseur énergique, d'une grande bravoure au feu. A été grièvement blessé, le 4 décembre 1914, au cours d'une attaque et a été amputé du bras droit.
- Chasseur DAMBROISE**, 9^e bataillon de chasseurs : s'est toujours fait remarquer par son courage et sa bravoure, servant ainsi de modèle à ses camarades. A été grièvement blessé le 5 octobre 1914, et a été amputé de la cuisse gauche.
- Chasseur DEHONDT**, 9^e bataillon de chasseurs : chasseur très courageux et très brave. A été grièvement blessé le 15 septembre 1914, alors que sa compagnie se portait à l'attaque d'un village. A été amputé de la cuisse droite.
- Sergent DENIS**, 9^e bataillon de chasseurs : a toujours montré le plus bel exemple de courage et de vigueur. Blessé grièvement le 4 décembre 1914 alors qu'avec sa demi-section il venait d'occuper un avant-poste ennemi qui venait de sauter. Sa demi-section étant fortement contre-attaquée, se multipliait pour maintenir ses chasseurs sous un feu nourri et sous les bombes. A été amputé du bras droit.
- Chasseur DEPROST**, 9^e bataillon de chasseurs : modèle de courage et d'énergie. A été grièvement blessé le 23 octobre 1914 et a été amputé du bras gauche.
- Chasseur DUSSART**, 9^e bataillon de chasseurs : très brave et très énergique. A été grièvement blessé, le 9 novembre 1914, en se portant à l'attaque d'une tranchée allemande et a perdu l'œil gauche.
- Chasseur HENRION**, 9^e bataillon de chasseurs : chasseur plein d'endurance, d'entrain et d'énergie. Avait été choisi pour travailler à la construction d'une tranchée en un des endroits les plus dangereux, a été atteint d'une balle qui lui a fracturé le bras gauche ; a été amputé.
- Caporal MARLIER**, 9^e bataillon de chasseurs : très brave et très dévoué. A été blessé alors qu'il commandait la patrouille d'éclaireurs de sa compagnie qui se portait à l'attaque ; a été amputé du bras gauche.
- Chasseur MENON**, 9^e bataillon de chasseurs : très courageux et très méritant. Blessé le 21 octobre 1914, dans la tranchée occupée par sa section alors qu'il se faisait remarquer par son adresse au tir. A perdu l'œil droit.
- Caporal MEURANT**, 9^e bataillon de chasseurs : a été blessé le 10 septembre 1914, alors qu'il faisait partie d'un détachement de renfort non encore incorporé au bataillon et engagé en dehors du bataillon. A perdu l'œil droit.
- Sergent fourrier MOUCHE**, 9^e bataillon de chasseurs : bien que malade, est revenu rejoindre sa compagnie dans les tranchées. Au combat du 17 décembre 1914, a été très grièvement blessé dans un combat corps à corps. A reçu un coup de feu qui lui a fait sauter un œil. Ramené en arrière, n'a pas voulu quitter son sac parce qu'il contenait la comptabilité de la compagnie et des papiers qu'il ne voulait pas laisser entre les mains de l'ennemi. A perdu l'œil gauche.
- Chasseur SUISTRE**, 9^e bataillon de chasseurs : très brave et audacieux. A été grièvement blessé, alors qu'il se portait seul en avant de la tranchée pour reconnaître l'emplacement d'un poste d'écoute allemand qui prenait d'enfilade la tranchée occupée par ses camarades. A subi l'amputation du bras gauche.

Le Gérant : G. CALMÉS.

Imprimerie 31, quai Voltaire, Paris 7^e.